13e Année - N° 1 Le N° 1 fr. 50 : par poste : 1 fr. 65 6 Janvier 1923

Le Courrier

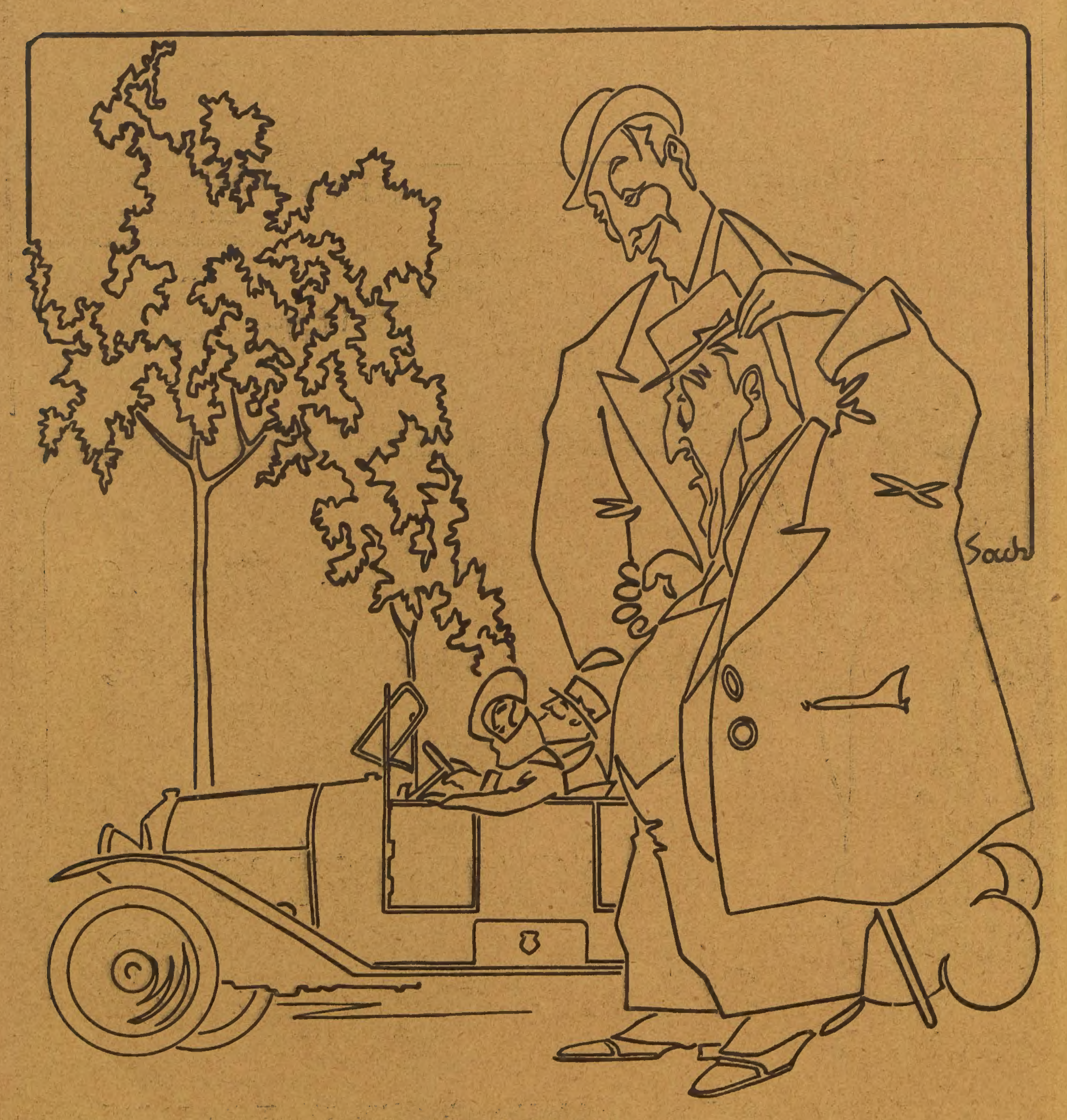
CINÉMATOGRAPHIQUE

RÉDACTION & ADMINISTRATION : 28, Bd St Denis, PARIS
CH. LE FRAPER
DIRECTEUR-FONDATEUR
IMPRIMERIE :
TÉLÉPHONE { Direction / Imprimerie : NORD 56.33

Voulez-vous faire une affaire intéressante ?

Lisez notre annonce page 29

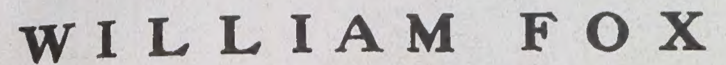
Paolo Guglielmi. 13



LES VAINQUEURS

— C'est à lui qu'elle a donné la préférence !!!

— Parbleu ! Il possède une *Doriot-Flandrin-Parant !* (D. F. P.)



présente à nouveau

LUNDI, LE 8 JANVIER 1923, à 2 heures,
Salle du premier étage du PALAIS de la MUTUALITÉ,
325, rue Saint-Martin :

T. POWER & ESTELLE TAYLOR

dans

Des PAS dans les TÉNÈBRES

Superproduction dramatique

Environ 2.115 mètres

" Sunshine-Comédie "

PICRATT... A LA GARE

Fantaisie burlesque

Environ 535 mètres



FOX FILM LOCATION, 21, Rue Fontaine, Paris (9e) Téléphone : TRUDAINE 28-66

Une émouvante Création d'IDA RUBINSTEIN

LA NEF

d'après le magnifique poème
de Gabrielle d'ANNUNZIO



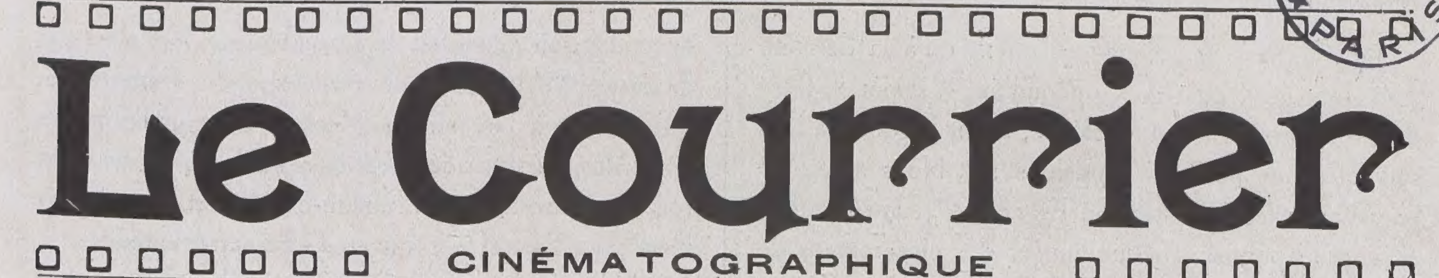
Nous reproduisons dans le médaillon ci-dessus l'une des scènes les plus dramatiques de ce chef-d'œuvre : le supplice de la Faledra, dont le rôle est supérieurement interprété par la grande tragédienne Ida Rubinstein. Sur un quai de Venise le sacrificateur coupe la chevelure de la Faledra, devant l'autel païen. L'héroïne doit être ensuite clouée vivante à la proue d'un navire. Toutes ces scènes tragiques sont excellemment traduites à l'écran.

Exclusivité
Gaumont



Film
AMBROSIO

13e Année - N° 1 Le Numéro : 1 fr. 50; par poste : 1 fr. 65 6 Janvier 1923



ORGANE HEBDOMADAIRE INDÉPENDANT DE LA CINÉMATOGRAPHIE
DES ARTS, SCIENCES ET INDUSTRIES QUI S'Y RATTACHENT

ABONNEMENTS :
FRANCE
Un an. . . . . 25 fr.
ÉTRANGER
Un an. . . . . 50 fr.

Directeur CH. LE FRAPER
Rédaction et Administration :
28, Boulevard Saint-Denis, PARIS (Xe)

TELEPHONE
Direction : NORD 56-33

LE POUR ET LE CONTRE

par CHARLES LE FRAPER

Le Ciné-roman est paraît-il, condamné par le Syndicat Français des Directeurs de Cinémas dont le comité vient de voter, à la presque unanimité, une résolution demandant aux éditeurs de ne plus tourner de films en épisodes. Quelle singulière initiative tout de même !

Heureusement que tout ce que le célèbre syndicat condamne n'est pas exécuté... Encore une fois le comité a perdu une belle occasion de se taire. Logiquement la décision définitive dépend uniquement des directeurs de salles de spectacles, parce que, bien entendu, maîtres de leur écran, de tous, et non pas des quelques-uns qui s'agitent à Paris, ignorant tout de ce qui se passe en dehors et ne se souciant jamais des besoins des deux milles collègues qui exploitent leurs cinémas en Province dans des conditions autrement périlleuses.

La décision du Comité, si elle n'est pas appuyée par les signatures de la majorité des Directeurs français, nous semble donc prise à la légère et nous nous élevons contre elle.

Il n'est cependant de question grave qui ne se traite jusqu'au bout, sans certaines interventions amusantes.

Au cirque, après le numéro de haute école, n'y-a-t-il pas l'inévitable et bruyante entrée de Footit et Chocolat ?

C'est ainsi, qu'à propos de la suppression du ciné-roman, un de nos confrères, toujours le même d'ailleurs, qui affectionne l'interview et nous en a déjà donné d'aussi réjouissantes qu'imprévues, est allé demander leur avis à différents éditeurs ! ..

Au Pathé-Consortium, M. Nalpas n'aime pas ce genre de films. Nous le savons. Mais il n'en pas moins été engagé récemment, tout spécialement, pour « superviser » les ciné-romans de cette société. Tel le Sphynx, son vieil ami d'Égypte, il est énigmatique et mystérieux. Il consent cependant à déclarer, un doigt sur les lèvres, que *les programmes de 1923, différeront de ceux de 1922.* Allons ! tant mieux !...

Un nouveau secrétaire de la nouvelle direction (ce consortium est un vrai magasin de nouveautés), interviewé ensuite, déclare sans se compromettre, que Pathé-Consortium n'a pas d'opinion à ce sujet. Et pourtant, quand fut signé l'accord avec la Société des Ciné-romans et à quel prix ?? Il fallait cependant bien qu'il y en eut une, d'opinion... à moins que... mais ceci est une autre histoire...

Enfin, un des administrateurs délégués, M. Gounouilhou « junior » déclare pour ne fâcher personne, qu'il y a dans cette question, *du pour* et *du contre.* Évidemment !!...

Le Courrier rappellera seulement qu'à la dernière assemblée générale, M. Gounouilhou « senior », frère du susdit administrateur délégué, a fait les déclarations suivantes que nous lui rappelons : « Nous avons lié partie avec les journaux de France les plus répandus, en vue de publier, chaque année, des ciné-romans de réelle valeur et de conception assez générale pour pénétrer sur les marchés étrangers avec succès. Malgré cela, nous allons éditer *Vingt ans après*, qui fera suite à l'œuvre des *Trois Mousquetaires*, dont le succès fut mondial. Cependant, ces productions, de grande envergure, et à épisodes **qui constituent la base même de nos programmes** ne doivent pas seulement retenir notre attention. ...

Cela n'empêche pas que les programmes de Pathé Consortium Cinéma ne seront bientôt plus composés que de fragments de films en épisodes, à force de vouloir transformer, pour essayer d'en tirer un meilleur rendement, les grands films en films en plusieurs chapitres. Et ceci irrite le public qui se lassera de plus en plus de son spectacle favori, parce qu'il n'est plus possible de le suivre. Les programmes ainsi montés sont en effets d'insupportables casse-têtes chinois. Il est certain que c'est beaucoup grâce à l'inexpérience des dirigeants de la grande firme que nous tombons dans un abus qui n'a plus rien de commercial ni d'artistique.

M. Laurent, directeur de la Phocéa, est partisan résolu de la suppression des ciné-romans, à condition, dit-il, que les exploitants s'engagent à accepter la mise en location de ceux actuellement en cours d'exécution.

A l'Union-Éclair, M. Bancarel, est d'un avis tout opposé. Il émet toutefois le vœu, que les éditeurs s'entendent entre eux pour ne pas submerger le marché de films en épisodes.

M. Mercanton, lui, avoue franchement qu'il déteste ce genre de films dont le public dit-il, commence sérieusement à se lasser et qui n'ont d'ailleurs qu'une valeur très relative.

M. Pruvost, directeur des G. P. C. déclare qu'il verrait personnellement sans regret, disparaître le film en épisodes, mais que tant qu'un accord absolu ne sera pas intervenu entre directeurs et éditeurs, il ne voit aucune raison de cesser de s'y intéresser. Tel n'est pas l'avis de MM. Edelsten, directeurs des Films Erka, qui croient à l'avenir des films de deux mille mètres en exclusivité ou à ceux de trois mille mètres en deux fois. Ils estiment que le roman-cinéma est un véritable fléau pour l'art et le commerce cinématographiques.

M. Louis Aubert en est partisan. Il est absolument net et précis. Son opinion fait autorité parce qu'elle est claire, vigoureusement exprimée et appuyée sur des arguments péremptoires. Elle fera certes, pencher la balance.

« Comme exploitant de salle, j'affirme que le roman-
« cinéma continue à plaire au public. C'est une grosse
« erreur d'avancer le contraire. Comme éditeur, je suis
« également partisan convaincu du roman-cinéma.
« Cette formule de production cinématographique est
« la seule qui, à mon sens, permette à un éditeur
« d'amortir le coût de la production d'un film. Vous
« savez pourquoi : l'éditeur obtient d'un seul coup le
« placement de huit, dix ou douze semaines. Toutefois
« devant l'embouteillage du marché par le film améri-
« cain et par le film allemand dont l'importation devient
« scandaleuse, il faut songer à donner un peu d'air.
« C'est pourquoi je suis persuadé que l'avenir est au
« roman-cinéma à six ou huit épisodes, genre *Dame de*
« *Monsoreau*. »

Telles sont les opinions recueillies jusqu'à ce jour par notre excellent confrère.

Et maintenant, il me semble qu'il serait opportun de de demander aux directeurs de cinémas d'exprimer à leur tour leur manière de voir ?

Ne sont-ils pas avec les éditeurs et loueurs de films, les plus intéressés ?

N'est-ce pas le directeur de salle de spectacle cinématographique qui paie les frais de toutes les erreurs. N'est-ce pas lui qui est le plus près du public, qui subit sa bonne ou sa mauvaise humeur et qui est ainsi le mieux qualifié pour savoir ce qui lui plait ou ce qui lui déplaît ?

Sa caisse n'est-elle pas le plus exact, le plus précis, le plus sensible des baromètres pour mesurer le degré d'enthousiasme des foules ?

Et bien, nous demandons, sans nous soucier de l'avis

émis par le tout petit groupe parisien du Syndicat, aux directeurs de cinémas de toute la France, qui lisent le *Courrier*, de nous dire ce qu'ils en pensent et de répondre purement et simplement à la question suivante :

Êtes-vous partisan du film en épisodes ?

L'ensemble des réponses dissipera nos incertitudes et nous donnera toutes directives pour l'avenir.

Ch. LE FRAPER.

La Curée

Nous avons dit précédemment qu'en France, non seulement dans le populaire mais bien aussi dans les autres classes, l'opinion s'était établie, étayée par des exemples nombreux et probants, qu'en matière de Cinéma, la prodigalité était de règle par définition. Notre industrie a, en effet, la réputation de tout payer cher et il est constant de lui accorder un traitement de faveur qui consiste à tripler la valeur de tout ce dont elle a besoin, choses et gens.

Certains ont tout profit à diffuser et à corroborer par leurs actes cette assertion et cet usage et il est admis d'une façon générale que le Cinéma est une vache à lait aux mamelles intarissables créée et mise au monde à la fin unique d'assurer le bien-vivre de ceux qui l'approchent.

Il est de notoriété publique que pour la marche de notre industrie des crédits importants et parfois formidables sont mis à la disposition des réalisateurs. Il est également notoire que la majorité de ceux-ci a la bonne grâce de distribuer à pleines mains la « manne » à ceux qui les entourent, les servent ou concourent de façon ou d'autre à les maintenir en situation du fait de l'intérêt qu'ils y trouvent.

Tout aussitôt qu'entre le « Namur » et le « Napolitain » le bruit se répand que X... ou Z... vont entreprendre l'exécution d'une grande « machine » et qu'est colportée la nouvelle qu'une commandite sérieuse et solide pourvoit aux dépenses, c'est, immédiatement, un « rush » vers les officines, les bureaux ou les cafés où ont accoutumé de siéger le réalisateur, ses seconds ou ses familiers. Telle la poussée des prospecteurs vers les placers où se révélait la « poudre jaune ».

Tous ceux qui vivent du film et tous ceux qui entendent que cette industrie leur soit une compensation à d'autres « manque à gagner » s'empressent dans l'espoir d'être de la fête et d'avoir leur part de l'aubaine. Les uns ambitionnent de compter parmi les exécutants, alléchés par la perspective de longues semaines grassement rétribuées, car on sait que X... ou Y... ont le gros cachet facile, il leur en coûte si peu — qu'il entre dans leur publicité de multiplier les échos sur les « ponts d'or » et qu'ils n'ont nul souci de précipiter la besogne, bien au contraire. D'autres se découvrent soudain des aptitudes, administratives ou autres, et sollicitent d'être de « la suite » du réalisateur, ce qui leur vaudra, en dehors de la rémunération normale de petits profits, voire de gros avantages, à côté.

En moins de rien X .. ou Z... se trouvent pourvus de tout un état-major qui se répand par la Ville clamant le los au réalisateur et incitant au respect du Pourvoyeur de pécune. On apprend ainsi que l'on va dépenser des sommes impressionnantes et d'ores et déjà, l'œuvre connaît la gloire de la célébrité de par les frais qu'elle représente.

Comme X... et Z... voient « grand » et que c'est là la marque caractéristique de leur génialité, leurs dépenses sont illimitées et par là se manifeste la certitude du chef-d'œuvre sur lequel les feuilles rétribuées largement émettent de favorables pronostics tout en vantant le savoir-faire des bons clients que sont X... ou Z...

Et les informations se succèdent. On apprend que tel acteur de théâtre qui, sur une scène du Boulevard, répète pendant un mois et à l'œil une pièce qu'il jouera quatre semaines à raison de 80 fr. par jour matinées comprises et avec l'obligation de se fournir trois complets du bon faiseur, a été engagé à raison de 9.000 fr. par mois et pour une durée de quatre mois, tous frais vestimentaires à la charge du film alors même que le rôle qui lui est dévolu dans la bande ne comporte que dix séances échelonnées au long des quatre mois prévus, période qui, souventes fois, est longuement prorogée, voire doublée ainsi que cela s'est vu... Il en coûte cher d'avoir des thuriféraires enthousiastes et il sied de les payer largement. D'autant que si cet or s'en va en fumée, celle-ci, sous la forme odorante de l'éloge hyperbolique, passe en partie sous le nez du réalisateur.

Viennent les déplacements !... C'est alors le fin du fin. Le moindre rôle qui, s'il se déplaçait à son compte userait des « secondes » et descendrait dans des pensions d'artistes, exige le sleeping et d'être hébergé dans des Palaces. Dédaigneux des restaurants à prix fixe dont il se contente d'ordinaire, il entend que sa table soit de premier ordre, abondante et de vins choisis, dès l'instant que

c'est au compte de la bande. Quand c'est le film qui paie rien n'est assez bon ni trop beau. Le prêtre doit vivre de l'autel et les sacerdotes du film entendent pareillement vivre, et le mieux possible, du Cinéma généreux et si peu regardant. Il existe tant de rubriques sous lesquelles masquer des débours inattendus et étrangers à l'exécution proprement dite. Pourquoi se gênerait-on alors qu'il est si aisé de s'offrir de menus agréments qui passeront dans la masse des indulgents « frais généraux »... D'ailleurs, l'exemple vient de haut. Le réalisateur a tracé la voie. On l'imite dans la mesure de ses moyens et, crève la commandite, mais qu'on en ait au moins tiré le plus possible.

Doit-on acheter quelque chose. Sous prétexte qu'au cinéma, la valeur des objets est en raison directe du besoin et de l'urgence, il faut — lorsqu'on a négligé de prévoir — payer la moindre babiole ou le moindre travail au triple de sa valeur.

Ceux-là même qui vivent exclusivement du film contribuent par leur âpreté à participer à la curée, à la ruine de l'industrie qui les a nourris. Obnubilés par le bénéfice immédiat réalisé, par l'argent conquis sur « l'ennemi-capital », ils ne se rendent pas compte qu'ils sont les ouvriers de la catastrophe.

Le sapin des constructions faites au studio atteint le prix du bois des Iles, l'ébénisterie et la peinture y sont facturés au prix fort, la lumière coûte — et brûle — les yeux de la tête, le chauffage relatif, devient un luxe ruineux.

Et les mobiliers !... Malgré que vieux, fanés, rapetassés, écaillés, dédorés et boiteux, bien que déjà des locations antérieures les aient payés dix fois leur valeur, ces ameublements « éternels » sont loués au prix du neuf. Tel vieux tapis est

facturé 3 fr. du mètre et par jour ; le moindre bibelot de zinc doré ou de faïence recollée est jugé œuvre d'art et payé en conséquence...

Il en est de même des costumes qui pour un usage de cinq minutes sont payés pour cinq jours. Des accoutrements de mascarade, tout au plus bons pour une Mi-Carême de lavoir sont débités comme costumes de style et payés ce qu'ils n'ont pas coûté.

Et toute discussion est inutile. D'ailleurs elle aboutirait à un rabais ridicule mais qui réduirait les courtages obligatoires exigés par qui de droit.

Ne parlons pas des « ficelles » ou des trucs malhonnêtes et supposons qu'il n'en soit pas usé. Que jamais on n'ait majoré le nombre ou le cachet des figurants embauchés, les prix payés pour les bêtes louées ou les voitures employées. Bornons-nous à ne parler que des dépenses réellement faites et payées, payées largement, avec une nonchalance artiste et distante, sceau du talent, paraît-il, et qui prolonge indéfiniment des exécutions insuffisamment préparées. On nous déclare que le talent ne s'accommode pas de la préparation et qu'il est admis de ne suivre que l'inspira-

tion du génie quand celui-ci se manifeste et seulement alors.

Cette nonchalance géniale a pour effet de faire durer des semestres ou des années un travail prévu pour quatre mois. Elle immobilise pendant des semaines tout un personnel payé, telle usine ou tel organisme industriel qui doit concourir à l'établissement de deux cents mètres de négatif à intercaler dans la bande. On diffère « sine die » la réalisation de la scène pour le plus grand profit des heureux collaborateurs occasionnels.

Et l'argent coule, coule... la caisse se vide, les centaines de mille francs se sont succédés avant que le film soit terminé...

Mais l'essaim des « pensionnés » ne s'alarme pas pour si peu. X... ou Z... sont de force à remplir à nouveau le coffre. La Commandite est morte. Vive la Commandite. Une autre surgit à point nommé qui assurera la continuation du film et de la gabegie. Allégresse. Les inquiets qui avaient un instant douté se rassurent, grâce au nouvel appoint on finira — peut-être — le film... et « la belle vie » va se poursuivre.

Partis pour dépenser 5 ou 600.000 fr., X... ou Z... auront englouti 1.600.000 dans leur bande. Les copies et la publicité coûteront au bas mot 800.000 soit au total 2.400.000 pour un film qui, matériellement étant donné l'état du marché ne pourra jamais récupérer plus d'un million... Il y a donc 1.400.000 d'écart irrécupérables.

Mais personne ne protestera. A part peut-être les capitalistes, et encore. Certains aiment être plumés. Tous ceux, et ils sont légion, qui ont vécu du film et sur le film, tous ceux qui ont eu leur petite ou grosse part des 1.600.000 et de la publicité supplémentaire se garderont de jeter la pierre à X... ou Z... Bien au contraire, on embouchera le mégaphone pour jeter aux quatre vents sa louange, dire son savoir-faire rémunérateur aux amis et connaissance et l'on se gardera de tout ce qui pourrait, par la suite, l'empêcher de recommencer une autre entreprise aussi profitable pour certains. Loin d'être discrédités par leurs échecs financiers X... ou Z... sont assurés de trouver au lendemain de l'argent frais pour entreprendre une nouvelle opération qui assurera la provende aux mêmes nouveaux convives attirés par l'appât du festin.

N'empêche que ceux qui n'ont aucune raison de professer la même indulgence s'étonnent de ce défi au bon sens qui fait de notre industrie une exception et qui discrédite aux yeux de beaucoup un admirable moyen de travail.

La responsabilité des « mauvais bergers » est directement mise en cause. Il leur appartient de justifier la confiance dont on les honore. Puisque leurs mérites ou leur habileté leur a valu d'être les chefs de file on est fondé à leur faire grief d'agissements répréhensibles. Le général dont l'impéritie a conduit ses troupes à la défaite, doit passer en Conseil de guerre et se voir retirer son commandement. Il est coupable au même titre que l'industriel qui, de par sa faute et son défaut d'aptitudes a mené au désastre l'entreprise qu'il dirigeait.

On crie au scandale à voir des commerçants enrichis par des faillites successives. Chez nous on adule et on vante celui qui peut se targuer d'avoir eu le plus grand nombre de commanditaires « tués sous lui ». Loin de le tenir pour incapable, on le hisse au pavois alors même que ses façons de faire établissent sans discussion possible qu'en tout autre milieu, il serait passible du cabanon ou de la Correctionnelle.

SOLIDOR.

Autour de *“ La Roue ”*

(Suite)

Et voici terminée la présentation des derniers épisodes de *La Roue*. Durant ces derniers milliers de mètres, Séverin-Mars (Sisif) et Norma, sa fille adoptive, qui est venue le retrouver dans sa cabane perdue dans les neiges, tiennent à peu près seuls, l'Écran. Action nulle. Sisif meurt pendant que sa fille danse la farandole avec les guides du pays. Il faut bien que le film se termine... C'est dommage pour son animateur. C'est heureux pour nous !

En résumé, tout ce que nous vîmes durant cette dernière séance tiendrait aisément en 5 ou 600 mètres. C'est long, long, mortellement long. Il est vrai que l'on annonce déjà, à mots couverts que le film en six époques serait ramassé en quatre... demain il y aura sans doute d'autres modifications, si par exemple, la délégation de la Fédération des Cheminots qui a demandé à voir le film, en fait couper quelques centaines de mètres... Mais passons.

Nous ne répétons pas les critiques que nous avons formulées dans nos deux précédents articles... Ce film du début à l'épilogue est tellement hors de toute réalité, de toute vraisemblance ! C'est le triomphe de l'incohérence, du néant et du métrage inutile. Réellement, nous avons hâte que Sisif meure, puisqu'il doit en arriver là, et que nous savons que jusqu'à sa mort, aucun fait nouveau ne se produira et ne peut se produire. Après ces 8 ou 10 mille mètres pénibles qui ne vous laissent dans l'esprit qu'une sensation de vide et de tristesse morbide et malsaine, nous avons hâte de retrouver une atmosphère de vie, de réalité, de voir et d'entendre autour de nous, s'agiter et parler des êtres normaux qui effacent de notre cerveau, les silhouettes de ces phénomènes, de ces détraqués invraisemblables nés d'une imagination maladive.

En résumé, cette œuvre, qu'un imprudent battage nous représentait comme un gigantesque effort, comme une chose énorme, unique, quasi-surhumaine, au fur et à mesure que se déroulait sur l'Écran ce néant dont elle est pétrie s'est peu à peu sous nos yeux attristés, dégonflée lamentablement...

Nous aurions été heureux de l'applaudir si cette œuvre avait été digne de toute la publicité qu'on fait sur elle depuis trois ans et sur le génie de son super-metteur en scène.

La vérité est beaucoup plus simple...

Les films de ce genre constituent en plus d'un véritable défi au bon sens, un terrible danger à tous égards.

Danger pour les metteurs en scène, qui voient, avec *La Roue* se creuser plus profond que jamais le fossé entre leur travail, leur talent et l'indispensable capital. D'autres que nous l'ont dit, d'autres encore le répéteront.

Chacun sait — par une publicité faite à rebours — que ce film coûte des millions, bien que, pour un film à quatre personnages, sans figuration, sans décors, sans costumes, une aussi formidable dépense s'explique malaisément... 3 ans... 3 millions... pour arriver à ce métrage de 10.000 mètres, sur lesquels les 2/3 au moins devront être supprimés pour donner un peu de vie et d'intérêt à un scénario inexistant, pouvant se résumer en 10 lignes et en 1.500 mètres de pellicule.

Comment voulez-vous que le capitaliste, le commanditaire le mieux disposé, ne recule pas épouvanté, devant de pareils exemples, et comment voulez-vous qu'ils considère notre Art qui n'est que prétexte à gaspillage éhonté d'argent. Les derniers super-films de Pathé-Consortium nous donnent en effet cette impression. Dans leur

creuset, les millions se volatilisent sans espoir de retour... Il est vrai qu'ils ne sont pas perdus pour tout le monde...

Danger pour les éditeurs que des expériences aussi ruineuses finiront par décourager d'entreprendre de grandes et belles choses nécessaires au prestige de notre Art, lesquelles menées sagement, sans gaspillages insensés, avec une administration commerciale freinant un peu sur d'inexcusables prodigalités artistiques, peuvent et doivent donner de fructueux résultats... Mais *La Roue*... comment voulez-vous que la caisse d'une société, si puissantes que soient ses ressources, résiste à de pareils assauts. Il est même déjà assez stupéfiant qu'il s'en soit trouvé une, composée de soi-disant financiers et commerçants, pour approuver et faire les frais d'une semblable fantaisie de milliardaire.

Cela ne peut s'expliquer que, sinon par incapacité commerciale, tout au moins par une inexpérience absolue des choses de l'Écran. Le résultat est le même. Souhaitons que les actionnaires ne paient pas trop cher le noviciat de ceux à qui ils confièrent leurs capitaux.



Danger pour les directeurs de cinémas. Les films de ce genre, à la faveur du battage éhonté fait autour d'eux sont loués naturellement au prix fort. Ils grèvent lourdement le budget d'exploitation, sans qu'il en résulte pour la caisse une augmentation sensible, car nous sommes bien certains que le public, à qui l'on ne « bourre pas le crâne » aussi facilement qu'on peut le croire, ne se passionnera pas pour les personnages de *La Roue* qui resteront pour lui d'incompréhensibles phénomènes. Et nous savons bien que, si dans le même programme sont présentés par exemple, *Crainquebille* et le 10e épisode de *La Roue*, laquelle de ces deux productions déchaînera les applaudissements des spectateurs !

Danger enfin, le pire, peut-être, celui-là pour le prestige de notre Art, à... l'étranger, chez qui la publicité présentera certainement *La Roue* comme la plus belle, la plus grandiose, la définitive super-production de l'Art cinématographique français. Et à l'étranger... lorsqu'on verra se dérouler les kilomètres d'incohérences et d'invraisemblances de *La Roue*, on aura immanquablement cette pensée : « Se moque-t-on, ou réellement les français sont ils tombés aussi bas ! Et soyez certains que c'est cette dernière hypothèse qui l'emportera...

Hélas, trois fois hélas... Ne suffit-il pas que les films allemands, fouillent dans notre histoire impudemment et montrent les français de jadis sous d'aussi menteurs aspects ? Il faut qu'Abel Gance, entraîné dans *La Roue*, par un aveuglement inconscient d'artiste, contribue à faire considérer aux yeux attentifs et peu charitables de l'Étranger, les français d'aujourd'hui comme un peuple de détraqués, d'alcooliques, de névrosés, d'anormaux...

La vérité, nous pensons qu'avec *La Roue*, Abel Gance a fait œuvre, non pas de créateur, mais de démolisseur...

Puisse d'aussi lourdes et néfastes erreurs ne plus se présenter pour l'Avenir de l'Art cinématographique français.

L'AIGUILLEUR DE SERVICE.

Et voici, prise entre plusieurs, la lettre d'un metteur en scène qui résume toutes les autres :

« Mon cher Directeur,

« J'ai lu, dans le *Courrier*, les appréciations sévères de l'Aiguilleur de Service au sujet de *La Roue*. Dois-je vous dire qu'à la vision de ce film trop attendu, trop annoncé, j'ai eu la même impression de tristesse et de déception que votre collaborateur.

« J'étais allé à cette présentation avec peut-être trop de foi, trop d'enthousiasme pour Abel Gance, généralement considéré comme notre maître à tous, et le dieu a glissé de son piédestal effrité.

« Vous allez voir un chef-d'œuvre, nous avait-on crié depuis si longtemps. Et cette tragédie des temps modernes fut parfois une pitrerie puérile et sans intérêt. Procédé vieillot, comique grotesque, bariolage enfantin de cartes postales pour souhaits...

Trois millions... trois ans... et cela...

Mais ici, le réalisateur n'est point le seul coupable et nous touchons à une plaie de la cinématographie actuelle : la nécessité du métrage. De par la volonté de mercantis imbéciles, étant donné telle somme, il faut tant de mètres pour faire tant de location ; et en avant la pellicule gâchée, en avant les premiers plans répétés même inutiles, en avant l'épisode ridicule, au diable l'unité du rythme, au vent le scénario simple et direct... Vivent les vingt-quatre semaines de location et tant pis pour notre pénétration à l'étranger.

Et puis, ne faudrait-il pas en finir avec ces procédés de gaspillage spéciaux à la production de certaines firmes, procédés rendant impossible tout bénéfice et qui éloignent de nous les capitalistes sérieux. On ne produit pas non plus, comme le fait un autre de nos confrères, en greffant sur la réalisation d'un film des affaires au moins... douteuses. Finissons-en, de tout cela, de trop d'histoires qu'on colporte et qu'il nous est malheureusement impossible de démentir.

Mais revenons à *la Roue...* Qui n'a avec celle des choses qu'un rapport bien lointain et bien vague... Félicitons ce mécanicien ivrogne de connaître si bien Kipling; félicitons-nous de ce que, quoi qu'en dise Gance, tous les mécaniciens ne soient pas semblablement alcooliques .. et les dirigeants de compagnies semblablement incapables.

Nous vivons dans un monde où les manœuvres n'habitent pas les chaudières, où les petites filles ne jouent pas avec les grosses locomotives et où on aura peut-être la raison de remanier avant de le donner au public un film que nous n'avions certes pas rêvé ainsi.

X... *metteur en scène et scénariste.*

Un Concours de Vedettes

Quelles sont les vedettes les plus connues et les plus populaires. Notre confrère *Eve*, l'a demandé à ses lecteurs qui lui ont répondu :

Artistes femmes. — Mary Pickford, 11.348 voix ; Sandra Milowanoff, 6.793 ; Pearl White, 6.785 ; Geneviève Félix, 5 358 ; Musidora, 4,743 ; Nazimova, 3.717 ; Elmire Vautier, 3.639 ; Eve Francis, 3.587 ; Violette Jyl, 3.019 ; Suzanne Bianchetti, 2.993 ; Maë Murray, 2.956 ; Claude Mérelle, 2.745 ; Lilian Gish, 2.344 ; Emmy Lynn, 2.665 ; André Brabant, 1.873, etc.

Artistes hommes. — Léon Mathot, 8.209 voix ; Douglas Fairbanks, 7,086 ; Charlot, 6.492 ; Signoret, 6.383 ; René Cresté, 6.084 ; Biscot, 4.477 ; Romuald Joubé, 4.156 ; Sessue Hayakawa, 3.535 ; André Nox, 3.264 ; Jaque Catelain, 2.493 ; Max Linder, 2.312 ; Henry Krauss, 2.221 ; Georges Lannes, 1,748 ; Georges Melchior, 1.679 ; William Hart, 1.485, etc.

Plusieurs prix ont été remis aux heureux gagnants, entr'autres les suivants :

Premier prix. — Un chronographe en or Aural de la maison Auricoste, 10, rue de la Boétie, d'une valeur de 860 fr.; Mlle R. Guigand, boulevard Gambetta, Saint-Nazaire (Loire-Inférieure).

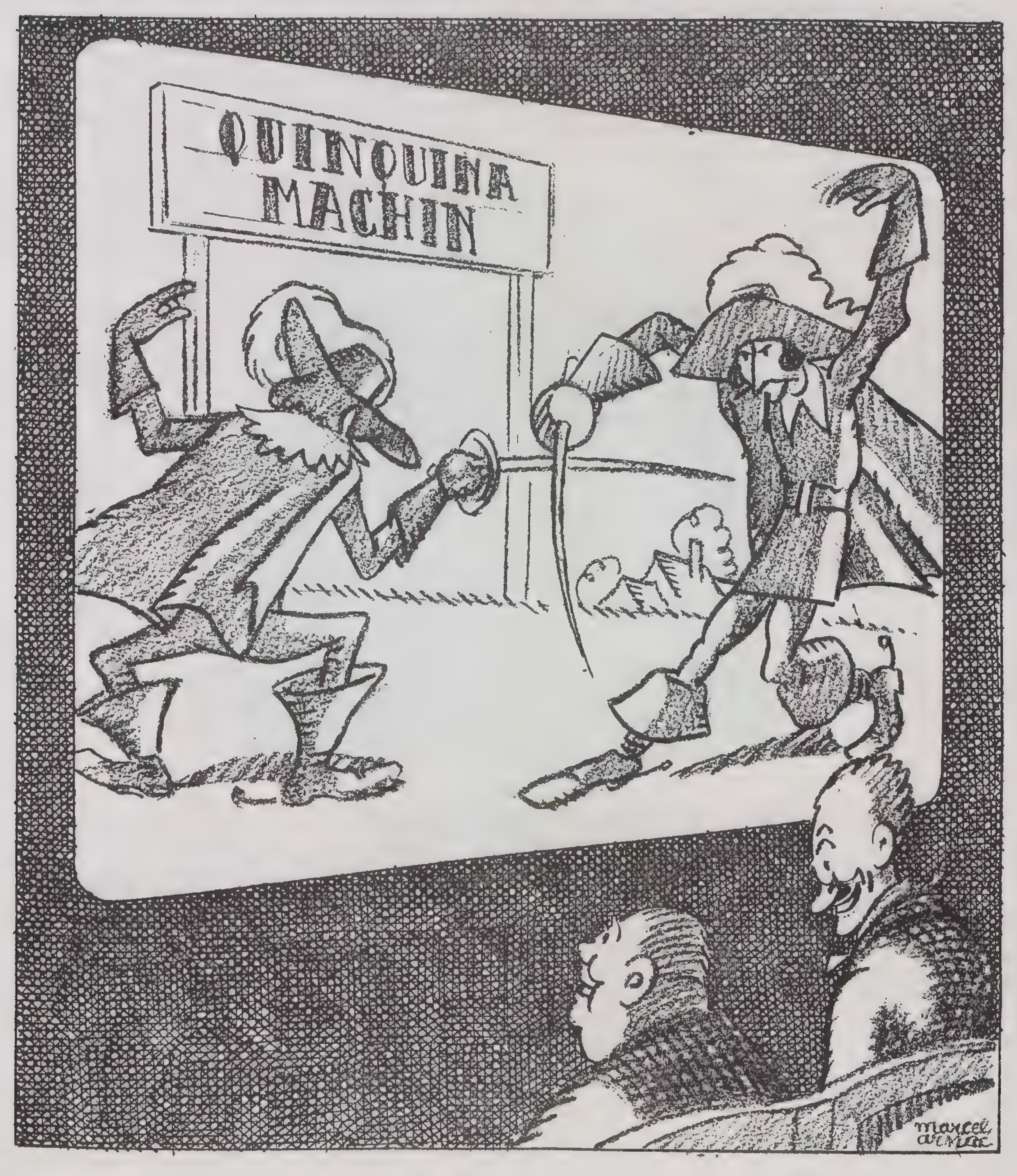
Deuxième prix. — Une fourrure de la maison Guélis. 24, boulevard des Italiens, Paris, d'une valeur de 500 fr.: Mlle Raymonde David, rue d'Anthoine, Marseille.

Troisième prix. — Une pendule Auricoste, marchant 400 jours, valeur 250 fr.: Mlle Elvire Rochat, boulevard de Strasbourg, Marseille.

Quatrième prix. — Un flacon de luxe Sphinx d'Or d'une valeur de 165 fr.

LE FILM D'ARNAC

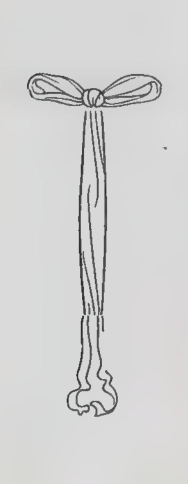
Films et Publicité



— Beau film !
— Et qui n'a pas coûté un sou !

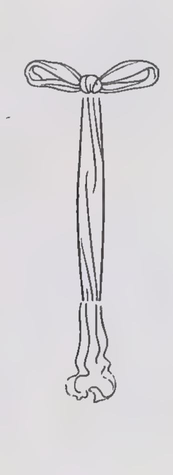
Les Pionniers du Film à l'œuvre

En feuilletant le numéro de Noël des *Lectures pour tous*, nous avons l'agréable surprise d'y lire une signature sympathique et bien connue, celle de M. Léopold Sutto, notre ami qui est un des vétérans du Cinéma. Il fut parmi les pionniers les plus courageux, ceux qui, il y a plus de quinze ans, presque sans moyens matériels, s'en allaient explorer les régions lointaines pour en rapporter le précieux documentaire. C'est ainsi que M. Léopold Sutto, chef d'une expédition et accompagné de plusieurs opérateurs de prises de vues, visita l'Ile Guadalcanar peuplée de Cannibales.





M. LÉOPOLD SUTTO
lors de son expédition aux Iles Salomon, Océan Pacifique. (Octobre 1908)



Laissons, au surplus, la plume à M. Sutto :

« Nous tournons des films documentaires sur la « récolte des noix de coco, la préparation du co- « pra, les travaux de la plantation et les diverses « occupations des naturels.

« Un jour, apercevant un sauvage à qui man- « quait le bras droit et auquel cet accident était « survenu parce qu'il avait volé une charge de « dynamite, l'idée me vint de réaliser un petit « film : *En pêchant à la dynamite dans les îles* « *Salomon*.

« La mise en scène fut assez difficile à organi- « ser, à cause de l'incompréhension et de la mala- « dresse des indigènes. Lorsque l'explosion se « produisit, projetant l'eau à plus de 20 mètres de « hauteur, les sauvages se jetèrent de leur bateau « dans la rivière pour y saisir les centaines de « poissons tués par l'explosion, flottant à la sur- « face, et empilèrent leur butin dans leurs ba- « teaux. Ce ne fut pas la partie la moins amusante « de notre film.

« Mais j'avais formé le projet de pénétrer dans « l'intérieur du pays. Une mission scientifique « autrichienne y avait été dévorée. Je songeais « qu'il serait intéressant de renouveler la tenta- « tive.

« Un matin d'octobre, mes opérateurs et moi, « nous partons sur la rivière Balisuna, chacun « dans un bateau, piloté par quatre indigènes. « Pendant des heures, pas un être humain. A dix « heures, nous faisons halte en un endroit d'où « l'on aperçoit quelques huttes, mais aucun indi- « gène n'est en vue... :

« Bientôt des sauvages se montrent qui s'en- « fuient aussitôt. Nous dépassons la limite atteinte « par une précédente expédition. Nous prenons « des films fort intéressants de « rapides ». Les « indigènes nous entourent en gesticulant....

« Cependant nous dressons nos tentes aux en- « virons du village. Beaucoup d'indigènes parlent « fort et semblent fort agités. Nous retournons au « camp, car la nuit approche.

« Nous ne pouvons nous endormir. Vers mi- « nuit, l'idée d'aller voir ce qui se passe au vil- « lage me hante. Bien armé, je pars avec le chef

« des indigènes rameurs et deux autres indigènes. « Le silence est impressionnant. Tout semble dor- « mir. Nous atteignons la première hutte : elle « est vide, la seconde et la troisième également. « Nous traversons le village : tous les habitants « en ont disparu. J'interroge notre chef indigène. « Il me répond qu'à son avis les cannibales sont « allés dans la montagne chercher du renfort pour « venir le lendemain nous massacrer. Agréable « perspective !

« Je reviens auprès de mes compagnons et les « mets au courant de la situation. Nous décidons « de partir en reconnaissance dans la direction « de la montagne; nous constatons de nouveau « que la solitude et le silence règnent.

« Nous ne cessons de penser à la mission autri- « chienne et nous nous demandons si, pareils à « ces infortunés explorateurs, nous n'allons pas « constituer un festin extraordinaire pour mes- « sieurs les cannibales ! Nous prenons le parti de « revenir (il n'est que temps, nous dit notre guide) « sur la côte qui — tout est relatif !) représente « pour nous la civilisation.

« Quelques jours plus tard, nous nous embar- « quions dans le premier bateau qui partait de « l'île Guadalcanar. » LÉOPOLD SUTTO.

Aujourd'hui M. Léopold Sutto a abandonné la Caméra. Il dirige une importante entreprise de représentation, d'édition de films et de location qui se développe un peu plus chaque année, grâce à l'expérience acquise au cours de ses campagnes, il est devenu un des plus actifs propagateurs du Film Français dont il introduit, chaque année, de nombreux exemplaires à l'étranger.

Nous sommes particulièrement satisfaits, au *Courrier*, de souligner le succès de M. Léopold Sutto qui est un travailleur persévérant et infatigable, un businessman intelligent et actif et, ce qui ne nuit pas, un honnête homme, un ami dévoué. C. C.

L'Écran maître

M. d'Ocagne, professeur à l'Ecole Polytechnique, a inauguré, devant ses élèves, un cours de géométrie descriptive où la démonstration se fait par le cinéma.

L'épure à réaliser se note sur l'écran ligne par ligne, avec, entre ces figures, les explications nécessaires. Au besoin, ces images sont tournées au ralenti.

L'Académie des Sciences, dont fait partie cet illustre maître, a montré, en séance solennelle, des échantillons impressionnants de ce cours dernier cri.

On aurait pu, dans la grande presse parisienne, saluer cette communication scientifique officielle, autrement que par quelques lignes banales en cinquième page, après le dernier fait-divers.

L'application du cinéma à la géométrie descriptive donne le signal d'une formule nouvelle d'instruction qui va davantage frapper l'imagination. Le tableau noir va céder peu à peu la place à l'écran blanc.

Le principe en est établi — chose curieuse — pour la partie la plus difficile des études, puisque le premier enseignement de ce genre est fait pour le cours le plus ardu dans l'Ecole la plus savante de France.

De moindres cours dans de moindres écoles useront des mêmes moyens. La petite enfance surtout sera admirablement impressionnée par ces projections sur l'écran des premières notions qu'on voudra graver en elle.

Entre les deux extrêmes, l'étude de l'écriture, du dessin, de la musique, de la géographie, de la physique, de la botanique, de tout ce qui a besoin de l'image, va peu à peu se modifier. Les mystères du carré de l'hypoténuse qui nous fit tous pâlir à nos jeunes années deviendra peut-être passionnant quand le cinéma se chargera de nous l'expliquer, au lieu du maître maussade, las de répéter pour la millième fois sa démonstration.

L'écran deviendra le livre clair ouvert à tous.

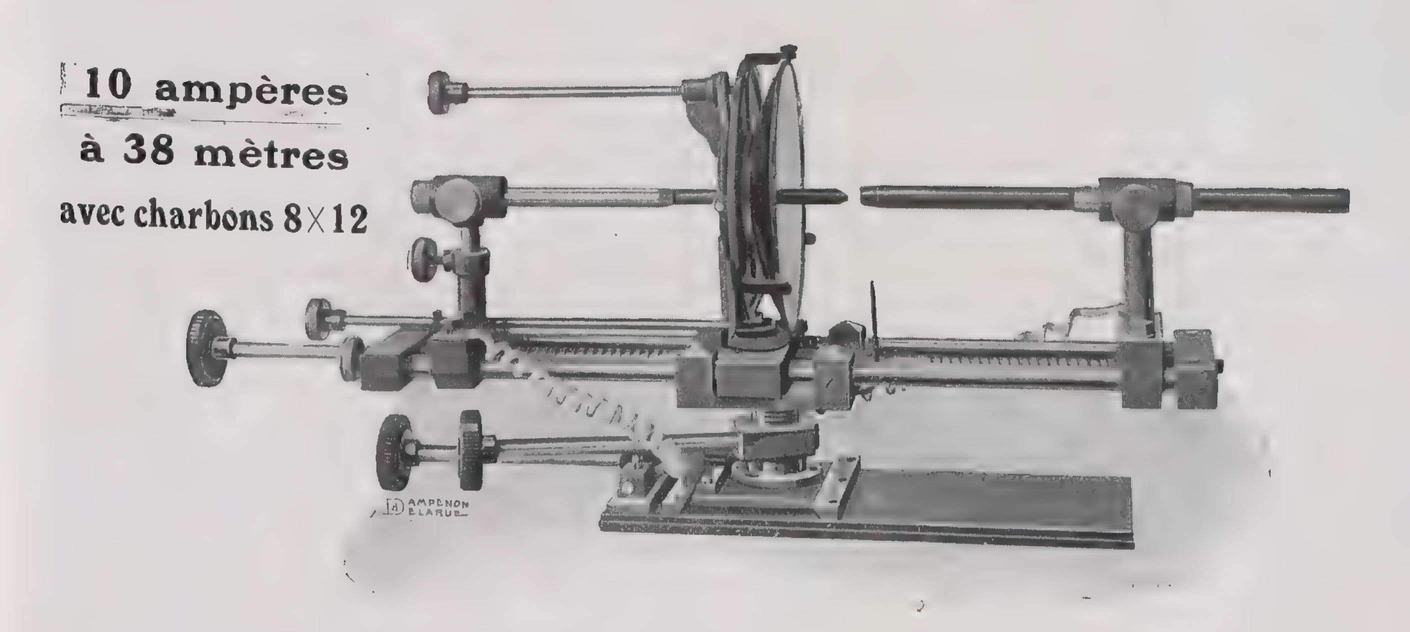
L'Électricité a encore augmenté

Qu'importe

puisque Aubert livre

sa Merveilleuse Nouvelle Lampe à Miroir

s'adaptant à toutes les lanternes



Notices == Preuves à l'appui
et Essais sur demande aux

Établ[ts] AUBERT, 124, Av. de la République

Le " Courrier " à Grenoble

Je n'ai pas voulu ne pas voir cette production allemande : *La terre qui flambe* (titre plus « flambant » que circonstancié) et je ne l'ai pas regretté.

Après *Les Trois Lumières* c'est la seconde vision germanique que je contemple et qui ne fait que confirmer que « l'art est sans patrie ». Œuvre large et forte, subtile et fine, intimement artiste et de haute technique.

Quoi que puisse alléguer ses ennemis, souvent déplorablement aveugles — le cinéma est bien un art — plus qu'un art — *une merveilleuse manifestation de la pensée.* Ces six rubans sont si expertement artistes, et leur mise à l'écran si bellement conçue ; de par leur conception architecturale, de par leur luminosité étudiée, de par leur synthèse sobrement cinémagénique — que c'est là satisfaction de fervent — enthousiasmant encouragement de cinémagraphe, pure démonstration du sens du cinéma.

J'ai connu ce jeune homme Voldemar Gaïdaïrov, sur l'Ecran de Russie et il m'a été vivement agréable de le revoir — de le voir dans la plénitude de l'extériorisation de son talent — fait de mesure, de compréhension, de géniale intelligence.

Parmi tant d'ouvrages de tant de cinémagraphes, cette œuvre mérite de la cinémagraphie, car elle sert à son évolution.

On présente simultanément *La Dame aux Camélias*, conçue surtout par A. Nazimova ; *Les Emigrés*, joué par un jeune artiste d'élite, Lars Hanson , *L'Arlésienne*, par Antoine.

Il m'est spécialement agréable de faire allusion à l'un des espoirs de la littérature moderne, en ce qui concerne le cinéma.

Le grenoblois Henry Petiot, « le plus jeune agrégé »— qui a publié de sensitifs « poèmes des beaux soirs clairs » — des nouvelles profondément psychologiques, un roman d'observations *Parmi les Fleurs*, et cet autre, *Révolution*, — qui s'intéresse vivement au cinéma, d'une manière aussi active que discrète — s'est chargé de créer une rubrique d'appréciation cinémagraphique au périodique littéraire *La Pensée Française*.

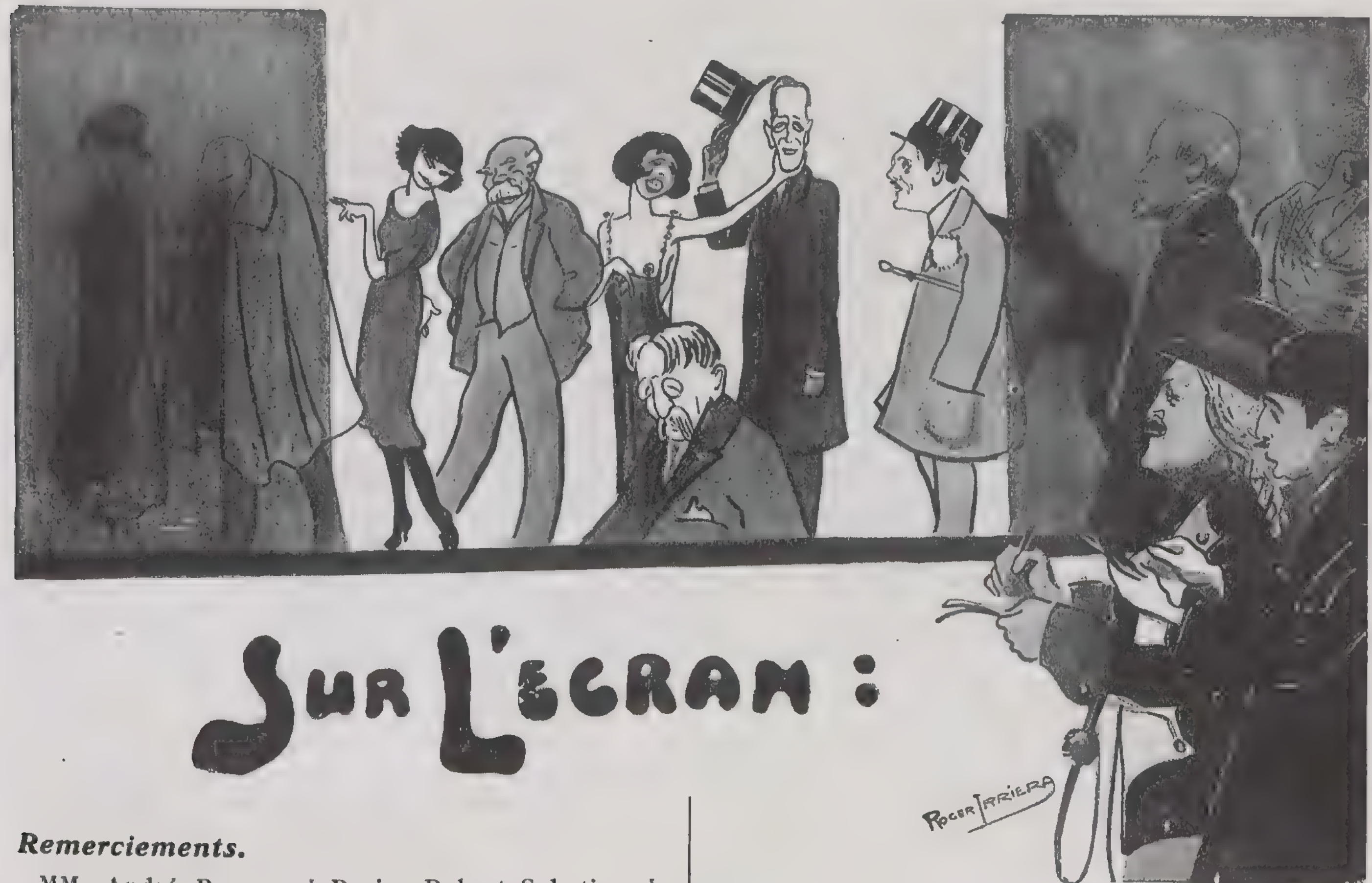
PIERRE RAMBAUD.

PENSERS

Symboles

— *Aurore boréale* : l'émotivité de Van Daële.
— *Rose bleue* : la naïveté de Mary Pickford
— *Renard aux aguets* : la ruse de Leubas.
— *Colombe apeurée* : la tendresse de Marise Dauvray.
— *Mouette dans l'azur* : la sentimentalité de Geneviève Félix.
— *Coups de canon* : la turbulence de Fairbanks.
— *Neige éternelle* : la froideur de Rachel Devirys.
— *Le torrent qui gronde* : l'intensité de Mosjoukine.
— *Lac souterrain* : le pathétisme de Keenan.
— *Ours à miel* : la jovialité de Colas.
— *Rose rouge* : la beauté de Germaine Byrdet.
— *Paysage printanier* : l'optimisme d'Andrée Brabant.
— *Brouillard sur l'Océan* : le scepticisme de Rudgero Rudgeri.
— *Flammes de Bengale* : l'expansivité d'Alla Nazimova.
— *Le beau paon* ; la prestance de Claude Mérelle (Lise Laurent),
— *Horizon hivernal* ; l'amertume de Magnier.
— *La montagne qui croule* : le pessimisme de Mayer.
— *Lilas blanc* : la méditation de Sandra Milowanoff.
— *Le bois ombreux* : la concentration de Marie Marquet.
— *Plaine fertile* : le bon sens de Desjardins.
— *Le cor dans le bois* : l'inquiétude de Joubé.
— *Profil de rocher* : l'impassibilité de Volneys.
— *Le halo sur la lune* : la finesse de Croué.
— *Pensée violette* : la langueur de Lilian Greuze.
— *Eglantine* : la modestie de Marguerite de la Motte.
— *Eclairs* : la crânerie de Pagani.
— *Le Perroquet goguenard* : la malice de Dalleu.
— *L'Hirondelle dans le soir* : la tristesse d'Elmire Vautier.

FRANCIS D'ELBONERG.



Remerciements.

MM. André Roanne, à Paris ; Robert Sabatier, à Paris ; Albert Marrou, à Paris.

M. le Chef de la Comptabilité Pathé-Consortium-Cinéma à Paris ; Société Foncière d'Etretat, à Paris ; Société des Films Albatros, à Montreuil (Seine) ; Paul Acquaviva, à Marseille (Bouches-du-Rhône) ; Marcel Gaude, à Grenoble (Isère).

M. le Directeur du « Trianon », à Charleroi (Belgique) sont avisés que leur abonnement au *Courrier* est inscrit.

Tous nos remerciements.

MM. André Nox, Stechert et Cie, La Société Azur, Paris.

Mme Lambert, à La Madeleine-Lez-Lille (Nord).

MM. A. Messner, à Saïgon (Indo-Chine) ; Loiseau, à Alger (Algérie) ; Pomo, à Diégo-Suarez (Madagascar) ; G. Beaujean, à Châteauroux (Indre) ; Louis Lumière, à Lyon (Rhône) ; Leroy et Cie, à Marquivillers (Somme) ; R. Julliard, à Evron (Mayenne) ; F. Jullien, à Nîmes (Gard) ; Seiler, à Sainte-Marie-aux-Mines (Haut-Rhin) ; E. Chapuis, à Thaon-les-Vosges (Vosges).

La Société du Chocolat Poulain, à Blois (Loir et-Cher).

MM. Gomez de la Fuente, à Bruxelles (Belgique).

Artistic Films, à Genève (Suisse), sont avisés que leur renouvellement au *Courrier* est inscrit.

Tous nos remerciements.

D. F. P.

Les automobiles Doriot-Flandrin-Parant sont les meilleures.

Demandez le catalogue aux usines Doriot-Flandrin-Parant, 167-169, boulevard Saint-Denis, Courbevoie (Seine), en vous recommandant du *Courrier*.

Présentation spéciale.

La Direction du Comptoir Ciné-Location Gaumont a l'honneur d'informer MM. les Directeurs qu'une présentation spéciale et privée aura lieu le samedi 13 janvier, au Gaumont Palace, à 14 h. 30. (Ouverture des portes à 13 h. 45).

Au programme :

Prologue et première époque de *L'Affaire du Courrier de Lyon*.

Chronique en trois époques par Léon Poirier.

Documentation extraite des dossiers du Palais de Justice et des Œuvres de MM. Maxime Valloris et Marc Mario.

Interprètes principaux : M. Roger Karl ; Mmes Laurence Myrga, Suzanne Bianchetti, Blanche Montel et M. Mendaille.

La carte d'invitation spéciale sera rigoureusement exigée. Prière d'adresser toutes demandes à M. le Directeur du Comptoir Ciné-Location, 28, rue des Alouettes.

Attention.

Les Cinématographes F. Méric présentent le lundi 8 janvier, à trois heures et demie, au Palais de la Mutualité, *Zam-Zammah, l'Idole du feu,* grand film fantastique avec grande mise en scène en six parties. Et un comique Américain en deux parties *Tatouille, homme de cœur.*



Prochainement Jupiter *présentera :*

RICHARD BARTHELMESS
le triomphateur de " Way Down East "
et
GLADYS HULETTE
l'exquise interprète de " La Merveilleuse Idée de Mrs Hopkings "
dans
LE CŒUR SUR LA MAIN
Comédie Dramatique



Le garde-champêtre est photogénique.

Elle avait tellement la silhouette et l'allure d'une romanichel, Berthe Dagmar, que le garde-champêtre la repéra sur cette blanche route de Camargue. Un zèle administratif poussait ses jambes. Ah! si elle n'avait pas son carnet de nomade en règle, ce ne serait pas long! Il se rapprochait; la vue de la guimbarde, le chimpanzé Peter, le gosse et l'orgue de barbarie n'étaient point faits pour lui ôter son opinion.

Mais dans un paysage si découvert, un garde champêtre en blouse bleue ne passe pas non plus inaperçu, et ses intentions sont également voyantes. La pseudo bohémienne qui tournait *Marie, femme au singe,* d'accord avec son metteur en scène, entraîna le représentant de l'autorité jusqu'aux abords du village et ne ralentit sa marche, pour se laisser rejoindre, qu'une fois arrivée à l'endroit propice. Le champ de l'objectif sommairement déterminé, l'opérateur masqué par un platane, elle attendit. La scène se déroula comme on l'avait prévu. Le garde champêtre demanda : vos papiers! Pas le moindre carnet de nomade à lui montrer, naturellement. Alors il verbalisa avec toute la sévérité d'usage. Lorsque l'opérateur eut suffisamment tourné, le metteur en scène abandonna son platane et on alla s'expliquer devant un verre de ce vin de cassis qui vous chauffe jusqu'aux yeux.

Huit jours plus tard, le bout tourné parut si satisfaisant au metteur en scène que celui-ci s'employa et réussit à persuader l'agent municipal de jouer les deux ou trois scènes du film où un garde champêtre devait intervenir. Voilà comment on obtient « une tranche de vie » au cinéma et pourquoi *Marie, femme au singe* est si nature.

La Propagande par le fait.

Pour compléter un travail de recensement que nous terminons au *Courrier*, nous prions instamment nos lecteurs de nous signaler les fermetures de Cinémas qui se sont produites en 1922 dans leur région.

Il s'agit de dresser un document que nous enverrons à tous les parlementaires pour bien leur montrer, non pas la gloire du Cinéma, mais sa misère.

Nous ne pouvons plus payer les Taxes. Prouvons-le.



Encore les piqueurs !

Il ne se passe pas de jour qu'on n'ait à enregistrer les plaintes de dames très impressionnables qui prétendent avoir été piquées dans le métro ou dans l'autobus par des maniaques ou des mauvais plaisants. C'est une véritable épidémie, et il serait temps de mettre fin à cette stupide légende. Mesdames, rassurez-vous, et n'attachez aucune importance aux plaintes fantaisistes que les journaux se plaisent à publier sous leurs piquantes rubriques. Rappelez-vous qu'une plaignante, ne portant aucune trace de piqûre, a fini par avouer au commissaire de police, que seule sa curiosité avait été piquée par *L'Epingle Noire.*



Cinégrammes.

Le Cinéma, déjà si étroitement lié à la musique, songe, paraît-il, à une alliance plus intime avec la poésie.

Dans certains cercles bien informés, on parle de la collaboration prochaine de M. Marcel L'Herbier et de M. Canudo. Elle porterait sur une forme nouvelle de cinématographie lyrique. Il s'agirait de composer autour d'un poème récité, *uue atmosphère rythmique d'images,* c'est-à-dire de donner à l'émotion verbale une correspondance simultanée d'émotion visuelle.

Le premier essai porterait sur le *Jet d'Eau,* un des « chants » du *Poème du Vardar* de M. Canudo. On sait que M. Maurice Ravel a écrit pour ce poème un « Frontispice musical »; M. Marcel L'Herbier composera, de son côté, un « Frontispice d'images ».

Il sera passionnant de juger ainsi le parallélisme de l'émotion musicale et de l'émotion visuelle.

Cette nouvelle forme d'art, que le cinéma va nous apporter, s'appellerait *Cinégrammes.*

La rainette de Norma Talmadge.

Tout n'est pas rose dans le « métier d'étoile ». Nous ne pensons pas en disant cela, aux acrobaties périlleuses; il n'y faut affronter que la mort; mais aux exigences répugnantes qu'entraîne parfois le souci de la vérité. Là, il faut surmonter le dégoût.

Norma Talmadge qui vient de nous quitter contait cette anecdote.

Dans *La Femme flétrie*, elle devait extérioriser les sensations de l'héroïne dont la pudeur virginale se trouvait subitement mêlée à toutes les prostitutions. « Il me semblait, disait le sous-titre, être roulée dans un fleuve de boue. » Le cinéma est l'art de réaliser les métaphores. Le metteur en scène trouva un cloaque idoine à objectiver celle-ci, et Norma Talmadge, décolletée, toute parfumée encore du bain matinal, dut s'y plonger. Elle sentait dans l'eau fangeuse des viscosités vivantes. Et soudain, elle aperçut une grenouille, une rainette d'un vert d'herbe tendre et de pâle émeraude, habituée aux claires rigoles des prés, que la peur avait précipitée là et qui fuyait aussi. En sortant enfin de la bourbe, après la scène tournée, la « star » attrapa la bestiole. Elle la garde depuis dans un joli bocal, comme un fétiche, un peu comme un emblème.

Un nouveau supplice.

Pour le public, au théâtre comme au cinéma, un premier rôle est un être toujours à l'honneur. On ne pense pas qu'il est aussi quelquefois à la peine. Au cinéma, principalement.

Si le personnage qu'il représente meurt au cours de l'action, il n'est pas rare qu'on lui élève une statue avant le dénouement, qu'un buste, tout au moins, célèbre sa mémoire. Le principal mérite d'une statue ou d'un buste est la ressemblance, et qu'est-ce qui ressemble mieux au modèle qu'un moulage ? Le moulage est donc un supplice qui guette tout premier rôle. Dans *Don Juan et Faust*, le commandeur n'y a pas échappé; pas plus qu'Henri IV dans *La Bouquetière des Innocents*.

Sait-on quel genre de supplice constitue cette opération ? Ne parlons que de la prise d'empreinte du masque. Le patient est étendu à côté d'un baquet rempli de plâtre de Paris gâché convenablement. On lui recommande l'immobilité et on applique sur son visage une épaisse couche de la pâte préparée; puis on attend qu'elle sèche. Comme il faut que pendant ce temps le moulé respire, on insère dans ses narines deux jolis chalumeaux de paille qui lui permettent de ne pas étouffer.

Avec le commandeur, tout marcha à merveille : le masque obtenu était d'une gravité parfaite. Mais avec Henri IV, plus nerveux sans doute, les choses allèrent moins bien. Les mignonnes petites pailles qu'on lui introduisit dans le nez le chatouillaient terriblement. Une forte envie d'éternuer le tourmentait sous l'enduit de plâtre. Il s'efforçait d'y résister et l'affaire se

termina sans qu'il y eut cédé. Mais quand on tira la première épreuve, on se trouva devant une physionomie convulsée, aux traits crispés. C'est que, malgré sa force de volonté, Henri IV n'avait pu commander à ses muscles faciaux : le zygomatique et le buccinateur s'étaient rebellés et ils y paraissaient. On recommença l'expérience avec des pailles mieux adaptées, et, cette fois, elle réussit à merveille, comme on peut le voir sur l'écran.

La Sainte Barbe.

C'était ces jours-ci la sainte Barbe. On ne l'a pas fêtée que dans les casernes d'artillerie et dans les arsenaux. Ce fut grande liesse aussi dans les ateliers de décors d'un de nos plus grands établissements cinématographiques. Sur des piles de boulets et de biscaïens, des oriflammes nouées à la hampe des écouvillons, au milieu des énormes caronades à oreilles, comme on n'en voit qu'à l'Esplanade des Invalides, des escouades de peintres et de mouleurs levaient le verre aux victoires futures. C'étaient les ouvriers en train de préparer l'armement de la flotte Louis Feuillade, qui va bientôt livrer d'épiques combats en Méditerranée. On s'y accoutumait à la formidable déflagration des bordées par les joyeuses détonations du « mousseux ».

Rosenvaig-Univers-Location

Où s'arrêtera l'audace des athlètes cinématographiques ? Jamais un homme ne se rit du danger et de la mort comme Luciano Albertini.

Dans le prochain film de sa nouvelle production, dont nous annoncerons bientôt le titre, Albertini pousse l'audace jusqu'à l'impossible. On ne peut rester insensible devant le courage de cet homme qui vous arrache des cris d'admiration et force les applaudissements.

Ce film sera certainement le plus sensationnel de la saison dans ce genre.

C'ent Rosenvaig-Univers-Location qui s'est assuré toute la production de cet artiste prestigieux, tant pour la location en France et Belgique que pour la vente dans le monde entier. Exclusivité, 4, boulevard Saint-Martin, Paris.

Concerts Pasdeloup.

Théâtre des Champs-Elysées. — Samedi 6 et dimanche 7 janvier 1923, à 3 heures, 341e et 342e Concerts. Abonnement série A, avec le concours de Mlle Suzie-Welty, pianiste.

1) Schumann. — *Ouverture de Manfred.*

2) Haydn. — *Oxford-Symphonie* (Adagio, Allegro Spiritoso, Adagio, Minuetto, Presto).

3) G. Fauré. — *Ballade,* pour piano et orchestre : Mlle Suzie-Welty.

4) Borodine. — *Dans les Steppes de l'Asie Centrale.*

5) Glinka. — *Kamariuskaïa.*

6) Debussy. — *La Mer* : 1. *De l'aube à midi sur la mer ;* 2. *Jeux de Vagues ;* 3. *Dialogues du Vent et de la Mer.*

7) Chabrier : *Joyeuse Marche.*

Les Concerts seront dirigés par D.-E. Inghelbrecht.

PETITES NOUVELLES

C'est pour la nouvelle firme marseillaise « Les Films Sphinx », dont M. Paul Acquavira est le directeur artistique, que M. Adrien Caillard va tourner un scénario dont il est l'auteur et dont le titre provisoire est *Le Chemin de l'Abîme.*

MM. Van Daële et Jean Dehelly seront les principaux interprètes de ce film.

Avant d'entreprendre son grand film sur la vie du célèbre bandit Provençal *Gaspard de Besse*, M. André Hugon tournera *Le Petit Chose*, d'Alphonse Daudet.

M. Louis Coblentz, Directeur depuis sa fondation au Marcadet-Palace, 110, rue Marcadet, nous informe qu'il n'assume plus la direction de cet établissement et que pour le moment il ne dirige aucun Cinéma.

Toutes propositions ou communications peuvent lui être adressées dorénavant à son domicile, 61, rue Caulaincourt, Paris, (18e).

M. Juan Sala, de Barcelone, l'importateur de films bien connu nous annonce son arrivée à Paris où il est définitivement installé.

Nous apprenons la naissance d'un Centre d'Études de Transactions Cinématographiques.

Cette nouvelle affaire a pris le nom de « Scenic Film » et est dirigée par MM. G. Ach et Calamy. Les bureaux sont situés à Paris, 12, rue du Helder (9e).

L'Opérateur.

BIBLIOGRAPHIE

La Corbeille des Soirs, par Georges Dessoudeix, préface de Lucie Delarue-Mardrus.

Un volume grand format in-4° couronne. Jouve et Cie, éditeurs, 15, rue Racine, Paris. Prix, 6 francs.

Que dire de mieux de ce nouveau livre de poèmes de l'auteur des *Tendresses* et de l'*Immortel Sacrifice*, auquel la Société des Poètes français vient d'attribuer son prix annuel de poésie, le prix de Rohan, que ce qu'en dit dans sa préface Mme Lucie Delarue-Mardrus :

« Dès la première lecture de ses poèmes, Georges Dessoudeix m'a étonnée, car dans sa poésie se respire une constante odeur de primevère. On se promène dans de tels vers, comme dans un parc bleu de fraîcheur et roulé dans la brume légère du beau temps.

« Le don poétique, émanation involontaire de l'esprit, est presque aussi intime que le timbre de la voix.

« Toutes les études, tous les efforts du monde ne feront pas qu'une voix qui n'est que *cuisinée*, nous touche à l'égal d'un timbre naturellement agréable. Il y a la voix faite de savoir, et il y a la voix du « Bon Dieu ». Georges Dessoudeix a aussi du savoir, mais il a surtout la voix du Bon Dieu. »

Le numéro de Noël de *Le Théâtre et Comœdia Illustré* contient le premier numéro de *Films*, son supplément cinématographique.

Films paraîtra désormais chaque mois à l'intérieur du *Théâtre et Comœdia Illustré* qu'éditent les *Publication Jacques Hébertot.*

M· Marcel Decustine édite à Bruxelles, chez Masy frères, 15, rue Emile-Banning, un volume : *Les Scénarios de Cinéma.*

Comment les écrire.

Comment les vendre.

Ce volume a pour but de présenter, sous une forme condensée, les principales leçons qu'il est possible de dégager de l'Art cinématographique.

En mettant à nu les rouages aussi bien qu'en faisant entrevoir les tendances et les possibilités du cinéma, l'auteur espère qu'il intéressera aussi bien l'aspirant écrivain de scénario et le simple.

Le premier y trouvera les notions élémentaires qui serviront de base à un travail particulier ; le second y verra — non sans surprise et satisfaction — combien sa curiosité est légitime,

Les Établissements Ch. BANCAREL

Concessionnaires de l'UNION-ÉCLAIR

12, Rue Gaillon, 12 - PARIS - Téléphone : Louvre 14-18 et Central 32-04

se sont assurés la meilleure production de

LUCIE DORAINE

UNE GRANDE VEDETTE — UNE ADMIRABLE ARTISTE

dont le premier film présenté sera

LE SIXIÈME COMMANDEMENT

(LUXURIEUX POINT NE SERAS)

Ciné-Tragédie moderne adaptée du récit biblique de

" SODOME & GOMORRHE "

SÉLECTION " FILMS E. REYSSIER "

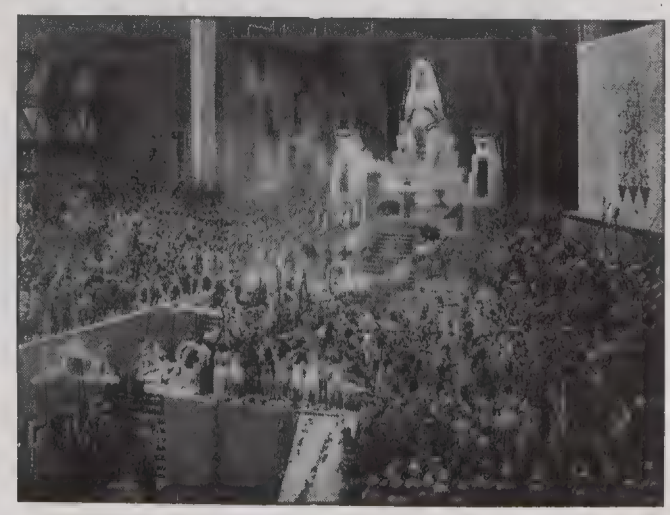
Quelle originalité dans la conception de ce film qui n'est pas, comme on pourrait le croire, uniquement une reconstitution ancienne.

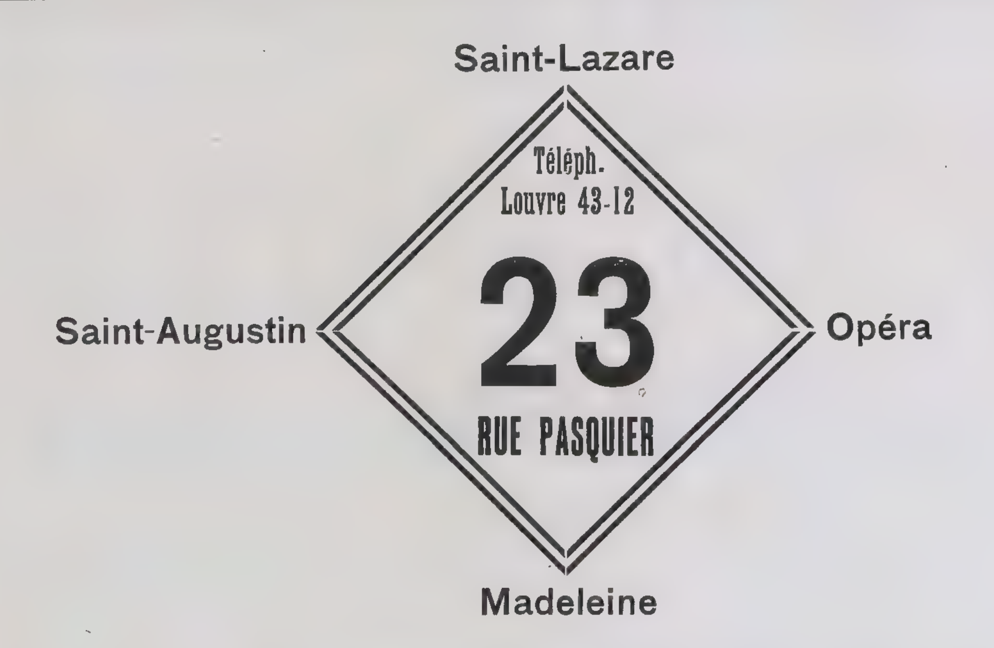
Une action du plus grand intérêt, mêlée à des visions de toute beauté par la magnificence de la mise en scène, constitue un parallèle entre le drame moderne et la légende biblique de *Sodome & Gomorrhe*.

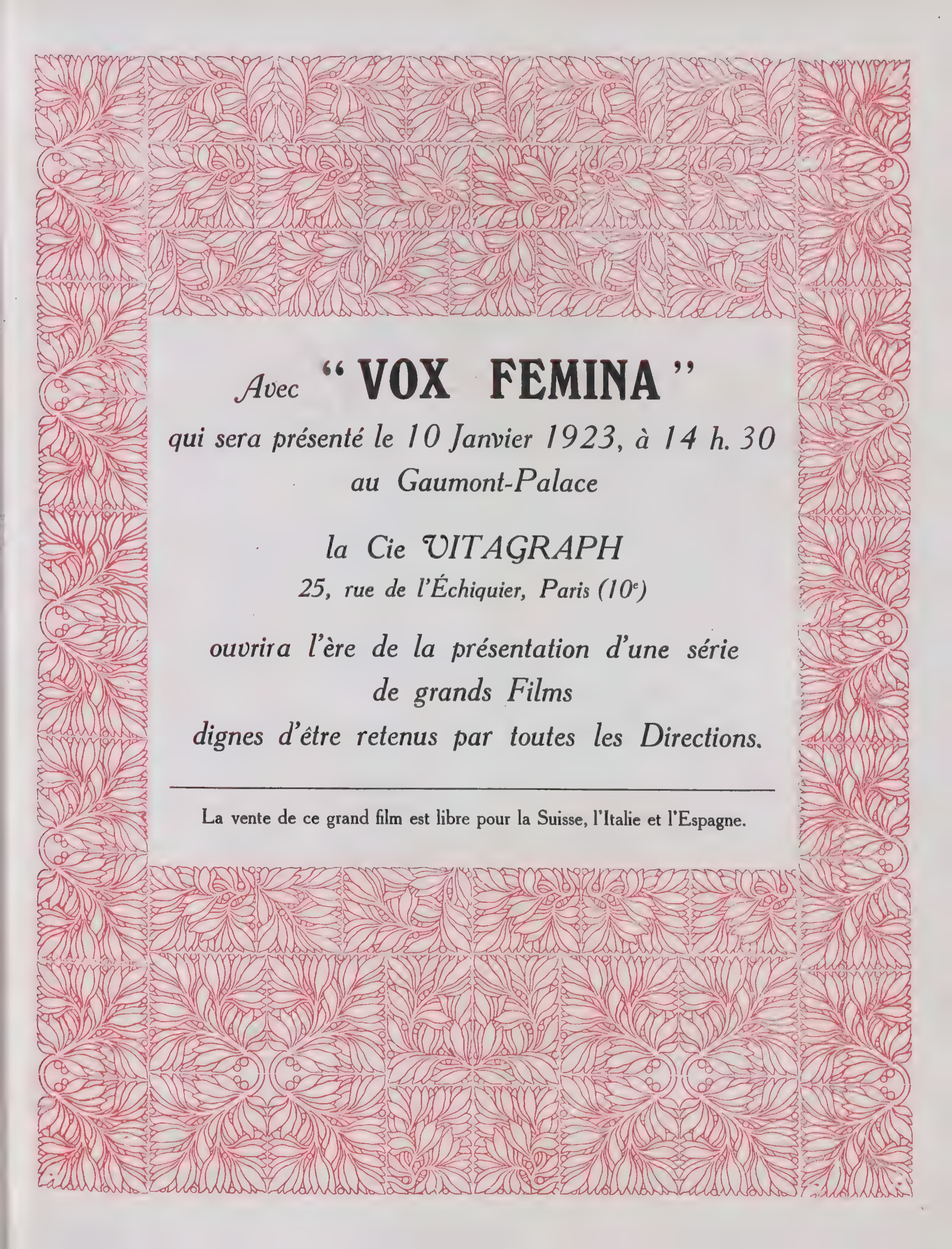


Des scènes très osées et parfois brutales sont amenées avec un tel talent et jouées par des artistes tels qu'elles ne choquent nullement, mais, au contraire, vous laissent en admiration devant ce film, qui, outre toutes ses qualités, a le très grand mérite d'avoir l'attrait du « pas déjà vu ». Ce sera, sans contestation possible, un très gros succès.






Saint-Lazare
Téléph.
Louvre 43-12
Saint-Augustin
23
Opéra
RUE PASQUIER
Madeleine


Avec " VOX FEMINA "
qui sera présenté le 10 Janvier 1923, à 14 h. 30
au Gaumont-Palace
la Cie VITAGRAPH
25, rue de l'Échiquier, Paris (10e)
ouvrira l'ère de la présentation d'une série
de grands Films
dignes d'être retenus par toutes les Directions.
La vente de ce grand film est libre pour la Suisse, l'Italie et l'Espagne.

Une vérité de plus !



TU NE TUERAS POINT !

UNIVERSAL JEWEL

UNE TRAGÉDIE

est un pur chef-d'œuvre de l'art dramatique

Vous en conviendrez

lorsque vous aurez vu

LON CHANEY

l'homme aux cent visages

le plus puissant tragédien

dans

son plus grand succès

au Palais de la Mutualité

salle du rez-de-chaussée

Mercredi 10 Janvier

à 2 h. 30

UNIVERSAL-FILM

la plus grande organisation cinématographique

12, rue de la Tour-des-Dames, Paris

Ils sèment l'or sur leur passage !

Ils sèment l'or sur leur passage !

ATTENTION !

C'est très bientôt

qu'avec le concours de tous les "As" du sport

L'UNIVERSAL

vous présentera

KID ROBERTS

GENTLEMAN DU RING

un merveilleux film de boxe
qui renouvelle de fond
en comble la formule
du *Roman-Ciné*
et qui sera lancé
par

l'Auto

la plus importante organisation cinématographique du monde entier

12, rue de la Tour-des-Dames
PARIS - 9e

Les Cinématographes "PHOCÉA" *seraient heureux d'être honorés de votre présence à la présentation spéciale et strictement corporative du grand film*

LES DEUX SERGENTS

SUPERBE PAGE DE L'ÉPOPÉE NAPOLÉONIENNE

et de la délicieuse Comédie **TOTE**

QUI AURA LIEU

le SAMEDI 13 JANVIER *à 10 heures très précises*
au BARBÈS - PALACE, 34, Boulevard Barbès

PROJECTION A *DIX HEURES*
TRÈS PRÉCISES



CINÉMATOGRAPHES
8, rue de la Michodière
PARIS

PHOCÉA



NOS ÉTRENNES

A l'occasion du NOUVEL AN, nous pouvons faire bénéficier nos clients d'une occasion exceptionnelle de toile d'avion anglaise, identique à l'échantillon ci-dessous (marchandise garantie neuve sans aucune tare, largeur 0 m. 92).



(ÉCHANTILLON)

Cette toile extrêmement belle, d'une solidité telle quelle est presque inusable, peut être employée à tous les usages, aussi bien pour confection féminine que pour la lingerie (homme).

La liquidation des stocks anglais nous permet d'offrir cette toile au prix exceptionnel de

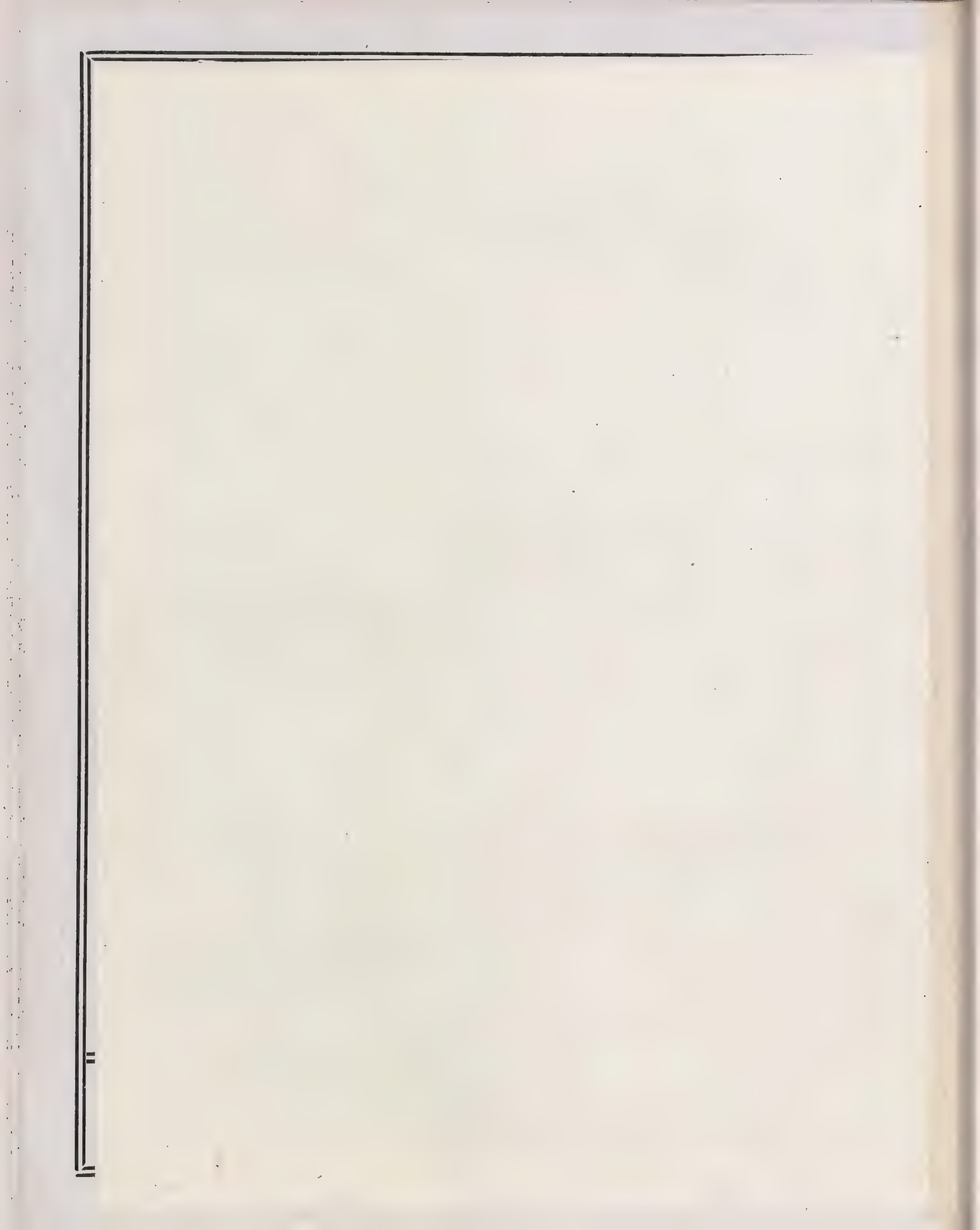
10 francs le mètre, franco.

Adresser les commandes, accompagnées de leur montant, au COURRIER CINÉMATOGRAPHIQUE qui livrera.

" La Dame de Monsoreau "



Le Duc d'Anjou croyant à la mort de Monsoreau se rend au château de Méridor.



CE QUE DISENT LES AUTRES

Ciné pour tous.

Les "Stars" et leur courrier

Si vous êtes un véritable fervent du cinéma vous avez certainement adressé des lettres laudatives à vos « stars » favorites — lettres dans lesquelles vous avez exprimé vos sentiments et vos pensées personnelles, où vous avez dépeint de votre mieux votre admiration, votre sympathie même pour votre idole de l'écran, et où vous avez exprimé votre espoir de recevoir d'elle une réponse de quelque sorte.

Peut-être, en réponse à l'une ou l'autre de ces lettres avez-vous reçu une lettre que vous avez lue et relue, que vous avez montrée avec orgueil à vos amis, et qu'enfin vous avez rangée au nombre des souvenirs auxquels vous attachez le plus de prix. Peut-être aussi quelques-unes de vos lettres n'obtinrent-elles pour réponse qu'une photo dédicacée. Mais, probablement aussi, dans quelques cas, vous n'avez reçu aucune réponse.

Nous allons tâcher de montrer comment les « stars » reçoivent et répondent au courrier que leurs admirateurs leur adressent, vous expliquant comment il se fait que parfois vous ne recevez pas de réponse et quelle sorte de lettres a le plus de chances de retenir leur attention.

***

Pour peu qu'on y songe, on se rend compte qu'il est impossible, matériellement, que les vedettes les plus célèbres puissent répondre à leurs innombrables correspondants. Mary Pickford, par exemple, ne reçoit pas moins de cinq mille lettres par semaine environ, dont le dépouillement et la mise à jour requiert les services constants d'une secrétaire et de trois auxiliaires, ce qui, d'ailleurs, coûte à l'étoile la bagatelle de 50.000 dollars par an. Cela semble incroyable, à première vue, mais si l'on additionne les salaires du personnel, l'affranchissement, les enveloppes, et, surtout le prix des photographies, que demandent la plupart des correspondants, vous vous rendrez compte que la somme précitée n'a rien que de normal.

Dans le total des lettres reçues, Charlie Chaplin, comme Mary Pickford, atteint un chiffre considérable — encore que, produisant maintenant moins rapidement, ce chiffre ait diminué. Rudolph Valentino, Norma Talmadge, reçoivent environ mille lettres par semaine ; Hart a des centaines de correspondants — des jeunes garçons surtout. Lilian et Dorothy Gish dépensent environ 20.000 dollars par an pour leur correspondance. Maë Murray envoie annuellement pour 12.000 dallars de photos; et ainsi de suite en décroissant.

En France, où les salaires des plus grandes vedettes n'atteignent même pas 100.000 francs par an, il est très compréhensible que semblables frais soient impossibles. D'ailleurs, ceux et celles qui reçoivent le plus de lettres — Léon Mathot, Aimé Simon-Girard, Signoret, Sandra Milowanoff, Geneviève Félix, Emmy Lynn, Blanche Montel, Biscot, etc. — n'en reçoivent guère que de France, et la France n'a que 3.000 écrans alors que l'Amérique en compte près de 20.000.

***

Il est bien évident, avant tout, que l'on est plus à même d'obtenir une réponse de l'étoile elle-même si elle est relativement peu en renom. Qu'ils apprécient vos lettres ou non, les grands noms de l'écran sont toujours, forcément, plus ou moins blasés des compliments plus ou moins alambiqués que chaque courrier leur apporte en grand nombre. Et puis, répétons-le, ils en reçoivent trop pour pouvoir y répondre personnellement.

Parmi les lettres qui, presque sûrement, ne reçoivent pas de réponse personnelle, même quand la chose est possible, citons ce genre de missive : « Comme vous êtes ma vedette de prédilection, je vous prie de m'envoyer... » La secrétaire n'ira pas plus loin et placera cette lettre dans le casier des demandes de photos. Plusieurs autres genres de lettres rejoindront celle-là. Par exemple, celles qui commencent de cette manière : « Je suis une pauvre veuve qui... » Les artistes sont presque tous parmi les gens les plus charitables qui soient, mais leurs secrétaires savent que, trop souvent, de semblables lettres émanent de gens peu intéressants. En voici d'autres : « Vous êtes la seule femme — ou le seul homme, suivant le cas — que j'aie réellement aimé... » Et celle-ci : « Maman me gronderait si elle savait que je vous écris, mais... » La secrétaire lira peut-être certaines lettres de ce

genre avec curiosité, et encore. . — elle en lit tant! — Mais il n'y pas de chances que l'étoile les lise jamais et y réponde.

Nous allons maintenant vous dire pourquoi certaines de vos lettres n'obtinrent jamais de réponse et pourquoi des demandes de photos ne furent pas satisfaites. La raison est tout simplement celle-ci, à savoir que le coût de l'examen et de la réponse au courrier des admirateurs et admiratrices est devenu une véritable charge pour beaucoup de « stars » — une charge trop lourde pour certains.

Les rares vedettes qui, comme Mary Pickford, reçoivent la plus grande part des bénéfices réalisés par leurs films, estiment que ce sacrifice en vaut la peine et peuvent facilement entretenir une petite organisation uniquement préposée à cette besogne.

Ceux et celles qui travaillent pour une compagnie qui les indemnise des frais qu'occasionne cette correspondance sont aussi des privilégiés. Mais, à côté de cela, il y a ceux dont les salaires ne sont pas en rapport avec les demandes de photos, réponses personnelles, etc.

La grande cause de la lourdeur des frais de correspondance vient de cette pratique, adoptée par tant d'amateurs de cinéma, d'écrire à tous les acteurs dont ils peuvent trouver l'adresse — qu'ils les aient vus à l'écran ou non — pour leur demander leur photo. Cette pratique est devenue une sorte de manie internationale, fort semblable à celle des collections de timbres poste. Dans leur recherche de nouveaux noms, ceux qui pratiquent ce genre de sport commettent parfois des errenrs assez amusantes. Des scénaristes, des réalisateurs, des directeurs de firmes se sont vus qualifiés « d'artiste préféré » par les enragés collectionneurs. Plus amusante encore est cette lettre qui fut un jour adressée à Mack-Sennett, le producteur de bouffonneries agrémentées, le plus souvent, de charmantes baigneuses : « Ma chère miss Sennett... » On avait tout simplement pris le producteur pour l'une des « bathing-girls » de ses films! Et l'on pourrait, en cherchant un peu, citer quantité d'autres exemples.

Bien que l'on ne puisse pas blâmer les fervents de l'écran et de ses vedettes de donner dans ce travers si compréhensible, l'abus de ce genre de demandes a, pour une bonne mesure, gâté ce qui avait commencé en tribut sincère d'admiration pour l'étoile à qui la lettre était adressée, car à présent, à moins qu'une lettre soit particulièrement convaincante, il n'y a aucune raison de penser que l'expéditeur prend réellement intérêt à l'étoile à laquelle il écrit. Et le considérable accroissement du courrier des « stars », causé par ces terribles collectionneurs, les a induit à chercher quelque remède à la situation. Le plus heureux, jusqu'ici, a été d'exiger une certaine somme (comme l'ont fait les sœurs Talmadge et Nazimova, par exemple) versée à une œuvre de charité, déduction faite du coût de la photo et de l'envoi. On est ainsi parvenu à éliminer bien des demandes « indésirables »; mais n'empêche qu'il reste difficile à la plupart des vedettes d'examiner leur courrier elles-mêmes.

Dans bien des cas, le fait du silence d'un artiste vient de ce qu'il n'a pas reçu votre lettre. Les changements d'adresse sont, en effet, très fréquents dans un monde aussi mobile que celui de l'écran; ceci s'appliquant particulièrement aux artistes de second plan.

Quelles sont donc les lettres qui ont le plus de chances d'arriver jusqu'à l'étoile? Mais, tout simplement celles dont on peut supposer qu'elles l'intéresseront.

Il y a les lettres — mais elles sont peu nombreuses — qui montrent une *intelligente* appréciation du travail de l'artiste. Pas simplement un flot débordant d'enthousiasme facile et de fadaises sentimentales, ce qui ne saurait l'intéresser, mais bien, plutôt, un témoignage raisonné de compréhension qui, certainement, trouvera un écho en celui qui le reçoit.

« J'ai reçu tant de belles lettres, déclarait un jour Lilian Gish, et cela de gens que je ne connaissais pas, et que, probablement, jamais je ne connaîtrai. » Il n'est, d'ailleurs, pas donné à tout le monde d'écrire de semblables lettres. Mais il en est d'autres qui obtiennent le même succès, parce que, elles aussi, intéressent de près l'artiste. C'est la lettre qui contient d'intelligents commentaires, et, même, des critiques intéressantes du jeu de l'artiste ou de certains passages des films dans lesquels elle a paru. Ce genre de lettres est de ceux que l'intéressé lira jusqu'au bout, car chacun, dans le monde cinématographique, se rend compte qu'après tout c'est l'effet *sur les spectateurs* qui compte, et quand une vedette sent qu'elle a trouvé une personne qui, instinctivement, saisit la mesure de ce dont elle est capable et de ce qu'elle pourrait faire mieux, il est évident qu'elle aura envie de recevoir, de temps à autre, de ses nouvelles. Mais, naturellement, de telles relations amicales de vedette à spectateur sont plus à même de se lier au début d'une carrière qu'à son apogée.

Quoi qu'il en soit, de l'intérêt des lettres qu'elles reçoivent, les vedettes tiennent à conserver leurs admirateurs et, dans la majorité des cas, elles font tout ce qu'elles peuvent pour accorder à leur courrier tous les soins désirables. D'ailleurs, l'importance du courrier des « stars » est en rapport direct avec la popularité dont elles jouissent.

La plupart d'entre elles, d'ailleurs, gardent précieusement nombre de ces lettres. Mary Pickford, par exemple, a précisément mis de côté des milliers de lettres témoignant de l'influence favorable de sa personnalité et de ses films. Thomas Meighan, lui aussi, a gardé de nombreux témoignages de ce genre et les plus typiques sont peut-être ceux que des détenus lui ont adressés après avoir vu certains de ses films, *La Cité du Silence*, entre autres.

De même pour les réalisateurs et les scénaristes. Entre autres, Rupert Hughes, l'un des grands romanciers américains contemporains, auteur du *Vieux Nid*, qui adresse souvent des réponses personnelles aux lettres qui lui sont envoyées. Ce film, *Le Vieux Nid*, d'ailleurs, lui valut nombre de missives reconnaissantes de jeunes gens, de parents âgés, le remerciant des lettres que son film leur avait inspirées ou values. Car *Le Vieux Nid*, quand il parut en Amérique, se terminait par un appel aux jeunes gens, leur suggérant de suivre l'exemple des personnages du film, et de témoigner de leur attachement au « vieux nid ».

Et, certainement, ce sont là quelques-unes des plus belles lettres qu'aient écrites les fervents du cinéma.

L'Ere Nouvelle :

Ali-Baba et les quarante filmeurs

Un jour, au temps jadis, le seigneur du château accordait audience à quelques vassaux de son choix qui venaient lui vendre maints objets vaisselleries d'or et d'argent. Le seigneur achetait, à vil prix, sans demander aux recéleurs la provenance de leurs richesses, sachant très bien que tout ce marché était le fruit de rapines et de brigandages adroits. De la sorte, ils s'enrichissaient, lui et ses vassaux, aux dépens des gens honnêtes et confiants. Et le silence se faisait d'or.

La triste actualité rappelle des faits semblables. Je prends le devoir de vous les raconter avec détails et précisions. L'histoire se passe dans le royaume doré de la cinématographie française, dans le quartier filmatique où la dénomination d'art muet fait rire les simples.

Or, il y a quelque temps, un metteur en scène, une jolie femme et quelques amis parlaient cinéma. « Si je connaissais Huntel, s'exclamait le cinéaste, je tournerais avec joie son livre magnifique : *Ali-Baba.* »

— Je le connais, dit la jolie femme, et me charge d'être votre intermédiaire.

— Bravo! Si vous réussissez, vous aurez trois mille de commission. (Dans ce monde-là, on ne regarde pas aux promesses).

La dame ne connaissait nullement l'auteur. Elle lui écrivit missive sur missive jusqu'au jour où elle se présenta d'autorité. Huntel accepta de céder ses droits pour l'adaptation cinégraphique de son œuvre, et des visites eurent lieu avec présentation du metteur en scène. Des accords pécuniaires et artistiques furent discutés et acceptés. Sur cette option, des commanditaires furent cueillis adroitement pour former le capital d'un million, mais susceptible d'augmentation. Et le film fut commencé dans une grande maison d'édition, ininflammable, après quelques batailles d'engagements d'artistes.

Dès lors, *Ali-Baba*, le nouveau film, était en mouvement. Voyage à Nice, en luxueuses torpedos, repas dans les plus chers restaurants, invitations d'amis, maîtresses et femmes. Deux opérateurs étaient de la partie pour filmer un papillon ou un brin d'herbe.

Le metteur en scène, ayant quelques dettes, des cachets imaginaires furent signés et touchés. Noces, repromenades en autos vers d'autres sites, bref, la vie d'un multi-millionnaire abreuvant grassement une cour de cinémétèques à sa suite.

Au bout de quelques mois, le million fut épuisé. Les commanditaires, pour ne pas perdre leur argent, firent des versements nouveaux, mais hélas! insuffisants. C'est à ce moment que le metteur en scène de talent eut une idée de génie : Huntel.

L'auteur, qui était devenu un ami, ne refuserait pas. En effet, il ne refusa point et prêta, garantis sur l'amortissement d'une somme de deux cent mille, dont l'emprunteur affirmait, *par pièces à l'appui*, le versement, cent mille francs; puis, quelque temps après, cinquante mille, pour terminer le film.

L'édition fut annoncée par une intense publicité. L'œuvre cinégraphique eut un immense succès de location. Vendu même à l'étranger, le film passe en Belgique, en Espagne, en Italie, en Turquie, et dans toutes nos colonies, au Maroc, en Indo-Chine. Enfin, l'Angleterre vient d'acheter ce grand moulin d'images : *Ali-Baba.*

Lorsque Huntel osa demander quelques comptabilités, le silence fut la réponse. Lettres sur lettres furent envoyées avec le même résultat incorrect. Une verte missive décida ces messieurs à donner signe de vie. De comptes sur le film, point. De film en aiguilles, on l'aiguilla si bien qu'il vint à se méfier. Le grand voile énigmatique fut déchiré, arraché et voici : d'abord, son hypothèque sur les deux cent mille francs, censément versés par son emprunteur, n'existait pas, *mais la moitié seulement,* malgré les engagements écrits. Abus de

confiance, je crois, au minimum. Cependant le chiffre des locations et ventes avait atteint, déjà, le million et demi. Mais la grande maison ininflammable récupère d'abord avant d'amortir, le prix énorme de négatif (près de deux millions), le prix des copies positives (pas loin d'un demi-million), et le quart ou le tiers, suivant les cas, pour ses frais généraux. Ces sommes retranchées, le reste est la part des commanditaires. Vous aviez cru à un commencement de rentrées; erreur complète. L'amortissement passe après tous ces calculs.

La part qui devait revenir au pauvre prêteur pour ses cent cinquante mille n'était guère qu'une vingtaine de billets. Quant aux bénéfices, n'évaluons pas la fumée du train; c'est le panache pour les nigauds.

Pour revenir à mon histoire, Huntel, à ce qu'on dit, circonvenu, fatigué par des promesses chaque jour nouvelles et toujours mensongères, énervé, jurant, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus, travaillé quotidiennement par des acolytes, aurait cédé sa créance de 165.000 francs avec les intérêts, pour 90.000 francs, à un galant homme du cinéma qui l'a tiré d'affaire. Mieux vaut tenir que courir.

Huntel, qui préfère le silence sur sa mésaventure, sera furieux sans doute de son portrait en poire. *Amicus plato, sed magis amica veritas.* J'ai pitié non de lui, mais des commanditaires de films, et je lève sur les chemins ténébreux du cinéma, ma lanterne.

Le film terminé, à grands frais exagérés, fantastiquement multipliés, coûtant deux fois la somme nécessaire pour qu'il fut bien mieux, le grand seigneur achète ce produit commercial, sans demander par quelles combinaisons, par quels détournements il est réalisé. Pourquoi? Le film loué et vendu, le seigneur avant tous, prend sa part, et quelle part! Elle varie de 25 à 50 0/0 dans les frais généraux, sans compter le casuel, comme à l'église. Et le cinéma n'est-il pas un temple, avec ses marchands, bien entendu. Messieurs les gens honnêtes et confiants, salut. *E finita la comœdia.*

Mais non, en voici une autre.

L'adroit metteur en « Seine » qui noie si bien, est déjà reparti pour tourner un autre film aux Iles d'Or (et d'argent), en automobile, il y a trois semaines, par la route des Alpes, avec arrêt dans les endroits pittoresques. Bonne chère et bon vin. On n'a pas besoin d'automobile dans une toute petite île, mais la vie est courte comme une île d'or. On tourne le matin; un bateau ramène, l'après-midi, le fameux cinéaste sur les bords de la Riviera, pour aller dîner au gré de la fantaisie.

Cependant une brave maman dont le fils voudrait faire du cinéma, a donné 20.000 francs à l'illustre cinéaste pour que son fils apprenne la mise en scène à son école (quelle école, ô Lumière!) et tourne un petit rôle. Or, lisez la lettre suivante. Un chercheur de « belles Angevines » me l'a remise. Est-on parti de Paris, en empochant les 20.000 francs, sans lui laisser le moindre grain de « mille »? Je crois plutôt, que c'est par un bénévole et sincère désir d'épurer les ruelles sombres, vide-poches du cinéma.

Je passe les nom et adresse.

« Cher Monsieur, j'avais espéré recevoir de vous une réponse à ma lettre. N'ayant rien reçu, je crains d'avoir mal mis l'adresse, c'est pourquoi je me permets de vous écrire de nouveau.

« Mon fils attend toujours son départ pour... Voilà plus de huit jours que j'ai signé mon contrat et versé les 20.000 francs.

« On m'a dit que les appointements de mon fils courraient du jour même des versements des fonds.

« Mon fils voudrait bien avoir une petite somme sur ses appointements et savoir, comme moi, la date du départ. Voulez-vous me téléphoner mardi, après-midi? Je ne sortirai pas de toute la journée. »

Ils sont partis, il y a trois semaines. A quoi bon des commentaires? Je livre ces histoires et leur morale à René Jeanne, à Boisyvon, à Jean Chataigner, à d'autres. Combien sont-ils ainsi, en France? Un tas! Nous sommes dans un maquis dont il faudrait bien sortir. Avec quelle joie, quel enthousiasme je chanterais les louanges que méritera le

cinéma français, si cette mauvaise herbe n'affluait si vite et partout! En fouillant bien, on trouve encore, heureusement. Marcel L'Herbier, Louis Delluc et quelques autres, purs cinéastes, artistes véritables, épris d'art et qui combattent dans la fourmilière vorace.

Une histoire similaire ne peut plus trouver place dans ce feuilleton. Un jeune ami, commanditaire cinégraphique, fait deuil également de cinquante billets qu'il mit dans un film. Encore quelle douloureuse comédie, comme pour la bonne et confiante maman!

Mais on vient d'engager comme étoile Mlle Paule Jacques. « Elle est très photogénique », disait, en approuvant, un metteur en scène. N'a-t-il pas calculé qu'elle hérite de M. Bessarabo, de sa famille d'Amérique des pesetas représentant, au change, près de huit cent mille ? Elle a l'attrait, sans doute, de sa fraîcheur, de sa jeunesse ingénue, de sa grâce apriline de Saint-Lazare et de la Cour d'assises. Mais qu'elle se défie! Des filmeurs débrouillards aux dents longues guettent le petit Chaperon rouge et sa galette. Tout ça après tout, c'est amusant. C'est du cinéma.

JAQUELUX.

La Semaine Cinématographique :

L'Orgie Latine

Rien n'est nouveau sous le soleil

Tandis que fréquemment et presque seuls dans la presse française, nous nous sommes élevés contre les mortels débordements, commis par la faune cinématographique d'ici, on relève dans certaines gazettes étrangères de véritables réquisitoires provoqués par les témoins d'un état de choses qui paralyse et discrédite l'industrie du film dans le monde entier.

Les pays latins apparaissent comme les plus touchés ; il semble que ces hommes décadents — pourquoi le nier ? — sont en raison de leur affaiblissement général, beaucoup plus vulnérables aux microbes de la débandade et de l'anarchie économique que les races anglo-saxonnes. Il semble que leur lymphatie qui diminue et désorganise le rendement sans atténuer les besoins, au contraire, a trouvé son plus bel exutoire dans cette panacée universelle qu'est le cinéma.

Mais laissons la parole à notre confrère la *Cinematografica Italiana*, qui, avec la véhémence et la sincérité qui nous caractérisent, précise l'action de l'U. C. I. dont nous avons parlé à plusieurs reprises :

« Turin, le 15 novembre.

« *L'Union Cinématographique Italienne*, que l'on avait eu quelque satisfaction à croire morte et enterrée, affirme devoir renaître de ses cendres et, soulevée du tombeau, secoue avec fracas son suaire.

« De l'abîme où elle s'était volontairement précipitée, *la grande destructrice de l'art cinégraphique italienne* ose, en effet, élever la voix et, profitant des derniers fonds non engloutis dans la débâcle de la Banca Italiana di Sconto, elle publie, à 10 francs la ligne, des communiqués tendant à la laisser croire victime de machinations et de calomnie.

« Tant d'impudence, unie à tant d'audace, ne saurait surprendre ceux qui, comme nous, eurent le douloureux loisir d'assister à la valse effrénée des millions jetés au vent par une organisation qui dépassa, en *bluff* et en coupables facéties, tout ce que l'imagination la plus désordonnée ne pourrait concevoir.

« Trois ans durant, sous le dictatoriat de l'avocat-chevalier Barattolo, on put croire à Rome que le Pactole avait débordé et il n'est de folies auxquelles il ne fut de bon ton de se livrer dans les dix-sept studios hâtivement bâtis sur les collines de la Ville Eternelle et devenus les temples sacrés des divinités nouvelles.

« Toutes les boniches, tous les trottins, les moindres femmes faciles se virent transformées en vedettes, et il n'est avocat sans cause, ou coiffeur en rupture de salon, qui ne se fit confier un premier rôle ou ne s'improvisa metteur en scène de génie.

« Les salaires atteignirent des niveaux insoupçonnés. On ne comptait que par billets de mille et les plus modestes employés de l'*Union Cinématographique Italienne* rivalisaient avec les plus hauts fonctionnaires ou les ministres d'Etat.

« MME FRANCESCA BERTINI PERCEVAIT DEUX MILLIONS ET LINDA PINI CONSENTAIT A TOURNER A PARTIR DE

CINQUANTE MILLE FRANCS PAR FILM. BIANCA STAGNO-BELLINCIONI EXÉCUTAIT PÉNIBLEMENT QUATRE MAUVAISES BANDES ANNUELLES AU PRIX DE DEUX CENT MILLE FRANCS, ET IL N'EST PLUS PETITE ACTEUSE OU MODESTE DANDY QUE L'ON OSA DÉRANGER POUR MOINS DE DIX OU VINGT MILLE.

« Les seuls frais d'auto s'élevaient à plus de cent mille francs par quinzaine. Qu'importaient les frais généraux et l'argent pourvu que l'on *tournât* ! Et l'on tournait, l'on tournait toujours, n'importe où et n'importe quoi...

« Le « *pur si muove* » légendaire avait fait place au « *pur si gira* ». C'était la grande fête de l'écran généreux et fécond. Vive le Cinéma !

« Le résultat, on le vit par la suite. Les marchés cinématographiques mondiaux furent témoins de l'orgie cinégraphique née de ce désordre et de cette inorganisation. Frappée dans sa réputation, l'Italie se vit intégralement disqualifiée par l'afflux des mauvais films jetés par stocks et liquidés à bon compte.

« *L'Union Cinématographique Italienne*, paralysée elle-même, dut marquer un temps d'arrêt. Il était à souhaiter qu'il fut définitif. On paraît vouloir nous affirmer le contraire. Attendons.

« Le seul souci de la vérité cependant ne peut nous permettre de laisser l'*Union Cinématographique Italienne* invoquer des prétextes et se déclarer victime de calomnies.

« Les films qu'elle a produits sont ses meilleurs accusateurs et les plus probants. S'il y eut une victime en l'occurence, c'est bien l'industrie italienne que l'U. C. I. a pour jamais compromise, sans compter les quelques maisons de location de France, de Belgique et d'ailleurs qui, pour s'être engagées à la légère, voient aujourd'hui les « *navets* » de l'*Union* pourrir dans leurs magasins.

« J. P. »

***

Qu'on nous excuse de nous être, pour une fois, mêlés à ce qui se passe chez le voisin. Mais nous y avons trouvé un très suggestif reflet aux déprédations qui anémient le cinéma français et contre lesquelles nous n'avons jamais cessé de lutter sans merci.

C'était un « pendant » qui s'imposait.

M. D.

***

Certes ! et nous félicitons notre aimable confrère de nous le signaler.

C. C.

La Vie n'est pas chère

La vie est-elle ou n'est-elle pas chère ? Tout est question de relativité, affirme Einstein. Si nous nous reportons à l'An IV de la République une et indivisible, que le préjugé des ménagères semble considérer comme une époque bienheureuse où l'on avait tout pour rien, nous n'avons plus qu'à nous féliciter des prix modiques auxquels on nous laisse les vêtements aujourd'hui.

C'est du cinéma (qui l'eût dit ?) que nous vient cette observation comparative. On sait avec quel souci scrupuleux de la reconstitution historique Léon Poirier tourne *L'Affaire du Courrier de Lyon*. Cette méticuleuse recherche de la vérité lui a fait découvrir, entre autres documents, le relevé d'une note de couturier concernant un des criminels : le nommé Cobriol. En voici un extrait :

Façon d'une redingote....	1.400	Livres
Boutons de 2 culottes	300	—
Façon de 6 gilets	3.600	—
Boutons de 6 gilets.......	800	—

Le reste est à l'avenant.

Si l'on songe que la livre équivalait à un peu plus de 98 centimes, on conviendra que c'est un peu cher de façon, et nous regarderions sans aménité le tailleur qui nous demanderait 150 fr. pour les boutons seulement d'un pantalon.

Il faut dire toutefois qu'on ne payait qu'en papier-monnaie et qu'un louis d'or était aussi rare en ce temps là qu'aujourd'hui. Cependant nous aurions mauvaise grâce à nous plaindre encore des caprices de notre change contemporain, en considérant qu'en Pluviose An VI, ce louis valait 5.400 livres en assignats et 8.600 livres le mois suivant.

LES BEAUX FILMS

DISTRACTION DE MILLIONNAIRE

Présenté samedi 30 décembre 1922 par United Artists, à la Salle Marivaux

Et ce fut une belle manifestation artistique, un véritable régal pour les amateurs de beaux films, mais aucune surprise dans l'assistance nombreuse et choisie qui était groupée devant le majestueux écran de Marivaux. United Artists ont, en effet, une sélection tellement sévère qu'ils ne présentent jamais que des films remarquables. Comment en serait-il autrement quand, dans un jeu, on peut abattre tous les « as ».

Enorme succès, comme toujours, *Distraction de millionnaire* illustrera tous les écrans de notre pays.

James Alden, ingénieur, inventeur du célèbre moteur « Alden » et directeur d'une des plus grandes usines du monde, se voit contraint, par son docteur, à abandonner ses affaires pour se retirer dans sa villa de Long Island, où il doit prendre le repos le plus absolu. Sa femme et sa fille unique Suzy sont au comble de la joie. Mais le tempérament énergique d'Alden ne peut s'accoutumer à cette oisiveté forcée, le repos devient bientôt pour lui un véritable supplice. Les soins trop vigilants qui l'entourent, au lieu de lui donner le calme dont il aurait tant besoin, ne cessent de l'exaspérer : s'il prend un cigare, celui-ci lui est immédiatement retiré des mains; le journal lui est confisqué, de sorte que le pauvre homme erre, dans son vaste domaine, malheureux et surtout envieux, jaloux de voir tous ceux qui l'entourent, du plus faible au plus fort, occupés à quelque travail.

Or, il arrive qu'un jour, un jeune courtier d'assurances demande à voir M. Alden pour l'assurer contre les accidents, « non pas sur la vie, lui dit-il, car vous autres, industriels retirés des affaires, vous offrez trop de risques dans ce genre d'assurance. » Puis, le voyant si déprimé, le jeune homme lui conseille de s'intéresser à une petite affaire, rien que pour s'amuser. Et sur cette idée, Alden cherche avec avidité, dans les annonces du journal, « la distraction » qui le préservera de l'ennui et lui rendra la vie supportable. Sous la rubrique « fonds de commerce », il trouve enfin :

« On demande un associé pouvant disposer de « 3.000 dollars. Beau garage, excellente affaire. « S'adresser à Peterson, Elmswood. »

Bientôt, après cette lecture, Alden téléphone à Peterson, le propriétaire du garage, et se rend ensuite sur les lieux afin d'étudier l'affaire. Quelques heures plus tard, il conclut le marché au prix de 2.500 dollars et signe le contrat d'association : John Grant.

Le lundi suivant, sans en parler à sa femme et à sa fille, Alden, revêtu d'une combinaison de mécanicien, apparaît au garage sous le nom de John Grant. Quelle n'est pas sa surprise lorsqu'il apprend que son associé n'est nullement Peterson, mais un jeune homme nommé Bill Merrick à qui Peterson a vendu l'autre part d'association.

Grant et Merrick s'aperçoivent qu'ils ont été refaits. Ils s'en convainquent d'ailleurs bien vite, car les affaires qui paraissaient florissantes la semaine précédente, sont maintenant nulles. Un automobiliste arrive enfin au garage pour faire réparer son moteur — un « Alden » — que John Grant répare, naturellement, en un clin d'œil. « Vous avez l'air d'être bon mécanicien, lui dit ce client, quel dommage que vous ne soyez pas installé sur la nouvelle route, vous feriez alors de brillantes affaires ! — J'ai, en effet, travaillé pendant vingt ans chez Alden », répond Grant.

Les paroles de l'automobiliste sont comme un trait de lumière pour Grant qui, en compagnie de Merrick, se rend sur la route et découvre le « nouveau garage Peterson ».

Après une brève altercation avec Peterson, au cours de laquelle Grant lui reproche sa mauvaise foi, Peterson se montre insolent et se moque de leur crédulité.

Merrick raconte à Grant qu'il a mis dans cette affaire tout l'argent qu'il possédait. Grant lui confie qu'il a sa femme et une fille à sa charge.

Grant a juré de se venger. Avec les 500 dollars qu'il a rabattus sur l'achat du garage, il loue une grange abandonnée juste en face le nouveau garage Peterson et, huit jours après, la maison Grant-Merrick ouvre ses portes.

Les rivaux commencent alors une concurrence acharnée, baissant leurs prix et vendant à perte. Merrick propose d'abandonner l'affaire, mais Grant est décidé à lutter jusqu'au bout, devrait-il perdre son dernier sou !

Un soir que James Alden, en tenue de soirée impeccable, fume nonchalamment dans sa bibliothèque, (car les cigares lui sont permis depuis qu'il va beaucoup mieux), il entend Bill Merrick demander au valet de prier M. Alden de le recevoir. « Il veut, dit-il, l'entretenir de M. Grant, un de ses anciens employés », Alden refuse de recevoir Merrick. En partant, Merrick rencontre Suzy, la fille d'Alden, — qui, dans l'après-midi, est passée au garage, acheter de l'essence — il lui explique comment son associé qui, autrefois, avait rendu service à son père, a maintenant besoin d'être aidé à son tour

Suzy insiste pour que son père reçoive Merrick. Alden se montre inflexible.

Merrick aime Suzy. Cependant, Mme Alden désire la marier à Carter Andrew, un oisif dont la principale occupation est de jouer au polo.

Quelques jours plus tard. Suzy retourne au garage pour acheter de l'essence et remettre à Merrick un chèque pour Grant, mais celui-ci le refuse.

Sous prétexte de faire sa provision d'essence, Suzy se rend fréquemment au garage pour voir Merrick qu'elle aime également depuis leur première rencontre.

Un jour, Mme Alden, s'arrêtant au garage, reconnaît son mari qui la supplie de se taire.

Ce même soir, Merrick va rendre visite à Susy, mais n'en peut croire ses yeux lorsqu'il s'aperçoit qu'Alden n'est autre que son associé, John Grant.

« Ne vous effrayez pas, jeune homme, lui dit alors Alden. Vous êtes un brave et honnête garçon et, puisque vous plaisez à ma fille, appelez-moi dès aujourd'hui « Papa » !...

Et la salle s'éclaira, tandis que de vifs applaudissements saluaient cette heureuse conclusion.

Georges Arliss, le protagoniste de ce film, est un artiste de premier plan qui a campé son personnage avec une autorité et une maîtrise incontestable. Les autres interprètes sont à l'avenant.

Le scénario est fort émouvant.

La photo, très réussie, est fort belle.

En somme, excellent film.

L'ARTICLE IV

Comédie sentimentale en 5 parties (Production Fert)

que la Compagnie Vitagraph a présentée le 3 janvier 1923 au Palais de la Mutualité

Maria Jacobini comédienne à l'écran ! La chose ne m'a pas surpris car du talent de la grande artiste italienne je ne pouvais attendre autre chose. Maria Jacobini m'avait habitué à des rôles dramatiques, toujours interprétés avec brio et intelligence scénique. Je dois avouer que le jour où la Vitagraph l'afficha comédienne dans *L'Article IV*, j'eus un peu peur de retrouver l'admirable artiste de *Caïna*, de *L'Impossible Amour*, etc. inférieure à elle-même... et je me disais : « Avec des yeux, comme les siens, des yeux aux dramatiques expressions qui révèlent la tempête de son âme, va-t-elle être assez rieuse, pour supporter le poids d'un rôle comique... très peu sentimentale? »

Eh bien ! Maria Jacobini, Aline de *L'Article IV*, a atteint le summum de l'art comique auquel se mêle une pointe de sentiment.

Entourée d'une interprétation digne de tous les éloges, Jacobini a animé ce scénario :

Aline, est la nièce du Comte et de la Comtesse de Beraldi, Elle vit au château une existence de garçon frondeur. Pas un des visiteurs de son oncle n'a échappé, jusqu'ici, à ses farces et le baron Panurge de Chèvreville est devenu sa « tête de turc » préférée, parce que celui-ci l'a demandée en mariage et qu'elle est une adversaire de cette « noble » institution qui enlève à la femme toute liberté d'action et même toute initiative. Elle évince le baron Panurge au cours d'une chevauchée à travers bois au cours de laquelle le baron, à qui Aline a fait donner le cheval le plus ombrageux de l'écurie du château, prend un bain qui le rend ridicule.

Un jour, un voisin des Beraldi, Paul Germal, se

présente à la jeune fille et conquiert de suite les sympathies de celle-ci. Paul Germal ne fait pas la cour à Aline Il la considère comme une camarade. C'est ce qu'il fallait à Aline.

Cependant, l'amour fait bientôt place à l'amitié dans le cœur de Paul, qui fait sa demande en mariage. A la stupéfaction des Beraldi, Aline accepte Germal comme époux, mais elle met des conditions à cette union :

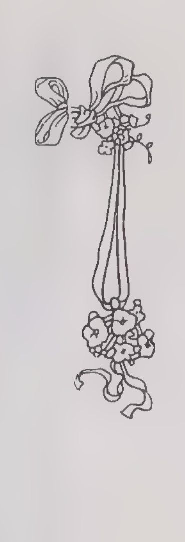
Voyage de noces : chambre à part. Timides essais de rapprochement conjugal de Paul. Aline se défend à coups... d'article IV. Paul est excédé. Aline «flirte» terriblement et Paul devient jaloux. Il fait une scène à sa femme... honoraire. Paul a violé l'article IV. Aline intente un procès en divorce.

La loi sépare les deux époux.

Mais hélas ! Paul aime Aline et celle-ci découvre







MARIA JACOBINI

Elle accepte M. Germal comme mari, celui-ci devra être doux, prévenant, etc., ne jamais discuter les ordres de sa femme et critiquer robes, réceptions, etc., et enfin le fameux article IV :

« *Pendant une période d'essai dont Aline fixera la durée, les deux époux vivront en bons amis, Paul s'engage très formellement à ne pas user de ses droits de mari. Si l'épreuve ne satisfait pas Aline, ils divorceront* ».

Paul signe ce fantastique contrat et les voici mariés.

que son ex-mari eût fait le meilleur des époux. Elle cherche à le revoir. Paul de son côté met tout en œuvre pour rencontrer Aline seule. L'Amour, petit Dieu malin, leur ménage enfin une entrevue. Ils parlent du passé, évoquent l'avenir sombre parce que séparés. Ils s'avouent mutuellement leur amour et ils vont, tous les deux, demander une deuxième fois le consentement de leurs parents qui ne leur refusent pas. Ils se remarient et le soir de leur mariage, Aline dans un sourire, abroge l'article IV.

ANDRÉ BARSAC.

L'HÉROINE DE LA RIVIERA

Ciné roman en 8 épisodes. Production Richter-Film que la Compagnie Vitagraph a présenté le 3 janvier 1923, au Palais de la Mutualité

Avec *L'Héroïne de La Riviera* la Compagnie Vitagraph nous a donné l'occasion de visionner un ciné-roman épisodique qui n'en est pas un tant l'action qui s'y déroule s'enchaîne parfaitement, sans longueurs et surtout sans ces scènes particulières au ciné-roman qui finissent par lasser le public par leur monotonie énervante : poursuites, coups de revolver, enlèvements invraisemblables, etc...

L'Héroïne de La Riviera est un film bien ordonné, ses épisodes sont étudiés de très près, quant à leur réalisation et — chose importante à retenir — on ne trouve dans leur interprétation — qui est hors de pair — que cinq personnages et non un régiment de noms qui mettent au supplice les méninges du spectateur qui doit les retenir pour coordonner ses souvenirs de la semaine précédente.

Avec de telles qualités auxquelles vient s'ajouter le choix heureux des extérieurs : Monte-Carlo et ses salles de jeux, Barcelone, Rabat, Tanger, le Désert, Gibraltar, Séville, Grenade, Saint-Sébastien et enfin Paris, *L'Héroïne de La Riviera* est sûr d'une longévité productive pour ses exploitants et pour les directeurs qui la mettront à l'affiche de leurs établissements.

Voici, très succinctement, le résumé des huit épisodes :

Dans la grande salle de jeux de Monte Carlo, un joueur, Stanley, provoque l'envie et la curiosité de la foule. Il gagne de grosses sommes et fait sauter la banque. La direction des jeux s'émeut et charge une femme à sa solde de retenir le joueur à Monte-Carlo et de le ramener à la table de jeu.



Autour de la table de jeux, à Monte-Carlo, Stanley suscite l'envie de la foule.

La femme pressentie est une artiste amie d'un prince persan séjournant à Monte-Carlo. Autour de l'artiste papillonne une foule d'adorateurs et, parmi eux, le comte de Monferrin.

L'artiste s'engage à retenir Stanley. Elle fait sa connaissance et lui donne rendez-vous. Comme elle en avait donné un au comte de Monferrin pour la même heure, quelques instants avant ces

deux rendez-vous, l'artiste est en grande discussion avec Stanley. Elle a fort bien joué son rôle, car elle est une vieille connaissance de Stanley et ils décident de quitter Monte-Carlo sur l'heure.

Deux hommes sont à la poursuite de Stanley. Ils arrivent en auto à Monte-Carlo et font connaître que Stanley est l'auteur de l'assassinat du grand propriétaire de mines africaines, De Jong, Mais il est trop tard, Stanley, à l'aide d'un déguisement, s'est enfui avec son amie et le prince persan, qui n'est autre que son associé. En s'enfuyant, Stanley s'empare de l'auto du comte de Monferrin, qu'il enlève de vive force.

Une fois à l'abri. Stanley dévoile à Monferrin sa véritable identité. Il est le neveu de De Jong. Rimey et Tiery, ses deux adversaires, ont fomenté la révolte dans les mines africaines et son oncle l'a chargé de passer des armes aux Européens assiégés dans la mine. Le secret lui avait été imposé pour éviter que Rimey et Tiery ne s'opposent à leur passage en Afrique. Mais Rimey a une police bien faite. Il sait de quelle mission Stanley est chargé, et qu'il est porteur d'une somme de un million.

Rimey et Tiery retrouvent Stanley à Barcelone. Rimey charge sa femme, sa complice, de faire manquer le train à Stanley.

Le soir, au théâtre, Stanley occupe une loge. Il a comme voisin la femme de Rimey, qu'il ne connaît pas. En sortant, un homme bouscule Mme Rimey. Stanley prend sa défense et lui offre de la reconduire chez elle.

Lorsque Stanley fut chez Mme Rimey, ne sachant toujours pas à qui il a affaire, celle-ci lui offre le thé, dans lequel elle a versé un puissant narcotique. Stanley tombe dans un profond sommeil.

La jeune femme le dépouille de ses papiers, parmi lesquels se trouve le connaissement qui devait permettre à Stanley de retirer les caisses d'armes du port de Barcelone, et elle se hâte d'aller rendre compte de l'exécution heureuse de sa mission.

Alors que Mme Rimey vient apporter les papiers à son mari, elle entend celui-ci qui dit à Tiery qu'il sacrifierait tout, même sa femme, pour posséder les mines de De Jong.

Mme Rimey jure de se venger. Elle retourne auprès de Stanley, lui remet les papiers volés et devient son alliée.

Cette nuit-là De Jong est assassiné à Paris. Le départ précipité de Stanley aiguille de son côté les recherches de la police.

Stanley apprend par les journaux les graves présomptions qui pèsent sur lui. Il voudrait se disculper mais sa mission secrète le lui interdit.

A Narbonne, la police, avertie, arrête Stanley, mais une ruse de son ami Ali va lui permettre de s'évader, non sans essuyer un coup de feu. Ali et Mme Rimey conduisent le blessé dans un hôtel, où ils ne resteront pas longtemps, l'hôtelier ayant eu des soupçons. Dans l'aventure, Stanley a été dépouillé de son sac contenant le million à lui confié par son oncle. C'est à la suite de ce vol que Stanley décide d'aller tenter la chance à Monte-Carlo.

La fortune sourit à Stanley, et pour éviter toute indiscrétion, Ali se fait passer pour un prince persan qui avait annoncé son arrivée.

Là finit le récit de Stanley au comte de Monferrin, qui décide de se joindre à lui pour faire éclater la vérité.

Les quatre alliés arrivent à Barcelone, non sans s'être débarrassés de Rimey et Tiery, en mettant le feu à leur barque. Ils conviennent que Monferrin irait de suite aux mines pour rassurer ceux qui attendent du secours.

Cependant les trois amis s'occupent de retirer leurs caisses d'armes et de les faire embarquer. Mais, sans papiers d'identité, ils ne peuvent prendre place à bord du paquebot. Ils embarquent quand même, grâce à un subterfuge. Ils sont surpris, seul, Stanley est arrêté par la police. Mme Rimey s'est cachée à fond de cale. Quant à Ali, il se jette à l'eau et se noie, ne sachant pas nager.

Pendant ce temps, Monferrin arrive au but de son voyage et se met à la recherche de Ben Raffid, correspondant de De Jong et destinataire des caisses d'armes.

A Barcelone, Rimey et Tiery ont porté plainte contre Stanley, qui oppose le mutisme le plus complet à toutes les questions de la police.

C'est aussi au cours de l'interrogatoire que Rimey, apprenant que d'autres personnes sont chargées de faire parvenir les armes aux mines, décide avec Tiery de se rendre à Tétouan, où les armes doivent arriver.

Dans les mines d'Afrique, les Européens assiégés attendent toujours le secours promis.

Mme Rimey arrive à Tétouan et se rend chez Raffid pour lui remettre le connaissement qui permettra de retirer les caisses d'armes.

Pendant ce temps, Monferrin, guidé par le fils de Raffid, arrive aux mines et rassure les travailleurs assiégés.

C'est à Tétouan que se trouvait le quartier gé-

néral de la révolte, et on y trouvait l'action de Rimey.

Dans la nuit qui suivit l'arrivée de Mme Rimey, Raffid est assassiné et dépouillé des papiers qu'on lui avait confiés. Ce crime avait été commis à l'instigation de Rimey, mais ses acolytes, dans leur précipitation, avaient oublié le connaissement.

Monferrin et ses amis se rendent compte qu'il leur faut gagner leurs adversaires de vitesse et ils commencent à s'inquiéter du silence de Stanley.

Rebelles et travailleurs se livrent des combats, mais les armes reçues donnent la victoire aux travailleurs.

Le procès Stanley avait commencé à Paris. Malgré la terrible accusation qui pèse sur lui, Stanley ne veut rien dire avant d'être sûr que les armes sont bien arrivées à destination.

A l'audience, toutes les dépositions accablent Stanley.

En Afrique, les deux amis songent au retour.



Mme RIMEY et BEN RAFFID à Rabat

Comme les deux amis errent dans les rues de Tétouan, Rimey fait enlever Monferrin, qu'il ne connaît d'ailleurs pas, mais il ne réussit pas à s'emparer de sa femme, Monferrin, grâce à la présence d'esprit de sa compagne, parvient à s'évader. Les deux amis font partir la caravane de secours.

Sur la route de sable et de soleil, la caravane se déroule et, dans quelques heures, atteindra le but de son voyage.

Mais Ibrahim, surnommé « le chacal du Désert », a reçu des ordres de Rimey, dont il est le plus fidèle serviteur. Ibrahim réussit à faire prisonnier les deux amis. Cependant, la caravane continue, grâce au fils de Raffid, et arrive à la mine.

Cette fois, la mission des deux amis est terminée.

Rimey a réussi à s'emparer de sa femme. Rimey, pour se venger, l'accuse avec Monferrin du meurtre de Raffid.

Tiery dépose formellement dans ce sens, mais le fils de Raffid témoigne de sa présence auprès de lui des deux amis le soir du crime, Tiery est jeté en prison.

Rimey se met en route pour Paris, ne sachant ce qui va se passer.

Rimey arrive à temps à Paris pour déposer d'une façon accablante contre Stanley. Tiery, se voyant démasqué, préfère dire toute la vérité avant de se suicider. Il écrit une lettre, par laquelle il reconnaît être l'auteur du meurtre de De Jong.

Monferrin et son amie, dans l'ignorance des événements de Paris, décident de rentrer pour

retrouver Stanley, mais ils s'arrêtent en Espagne, à Grenade.

Ce n'est qu'à Saint-Sébastien qu'ils apprennent le procès qui se déroule à Paris. Ils n'ont plus qu'une hâte : rentrer à Paris et sauver Stanley.

C'est la dernière séance du tribunal. La condamnation de Stanley est certaine, mais le coup de théâtre se produit; la femme de Rimey arrive à temps et rétablit les faits. Elle dit toute l'infamie de Rimey et le tribunal ordonne l'arrestation de ce dernier et la mise en liberté de Stanley.

Quelque temps après, Stanley et celle qui fut son amie et son alliée partent pour un long voyage... de noces.

En résumé, ciné-roman à la tenue cinégraphique impeccable tant par la construction de son scénario qui ne laisse rien dans l'ombre sans risquer d'infliger au public d'assommantes longueurs, que par la mise en valeur des extérieurs choisis parmi les plus beaux,

... et pour le premier très captivant ciné-roman de l'année qui commence, je forme des vœux de longue vie et de gros rapports.

André Barsac.

A Monsieur Charles Couyba, ancien ministre,
en littérature Maurice Boukay, auteur du sonnet :
L'ETOILE DE PASTEUR
publié par *Le Matin* et dit à la Sorbonne,
le 27 Décembre 1922.

Les Peuples à Pasteur

Pour un joli début, c'est un début superbe !
Qu'aurait fort bien noté notre Maître Malherbe.
Mais pourquoi ce tercet si pauvre pour finir ?
L'Étoile de Pasteur semble déjà pâlir !

Le sujet valait mieux. Sans se montrer acerbe,
N'étant auprès de vous qu'un tout petit brin d'herbe !
Je crois qu'à votre choix vous n'aviez qu'à fleurir
Ce sonnet qui devait au Monde resplendir !

Si je m'étais servi de vos métarmorphoses,
J'aurais voulu les voir en des apothéoses
Rappelant les travaux de l'œuvre de Pasteur.

Pour terminer, j'aurais claironné de tout cœur,
Que tous les étrangers pleins de reconnaissance,
Mêlaient enfin leurs voix à celle de France !

Henri CHAPELLE.

Versailles, 27 Décembre 1922.

On nous mande de Cannes :

L'Enseignement par le Cinéma

S'il est une question qui, à juste titre, intéresse tous ceux qui ont le souci de l'instruction et de l'éducation de la jeunesse, c'est bien, certes, l'adaptation du cinéma aux méthodes modernes d'enseignement. C'est pourquoi, cette année encore, pour continuer l'œuvre entreprise, l'an dernier, par la municipalité de Cannes sur l'initiative du docteur Gazagnaire, des centaines de films conçus par des professeurs éminents, exécutés par un personnel de choix, seront projetés et commentés sous la direction de M. Vernay, inspecteur primaire, dans la grande salle du Majestic. L'Ecole ne se contente plus d'inculquer aux enfants des notions indispensables; elle devient l'apprentissage même de la vie par le développement des facultés. A cette fin, le maître place à la base de tout le développement intellectuel, l'observation, et par tous les moyens en son pouvoir, il cherche à compléter son enseignement auditif par un enseignement visuel. A ce titre, cartes et tableaux, laboratoire de physique et de chimie, musées scolaires, livres à multiples illustrations sont précieux, mais le cinéma est mieux, car il synthétise tous ces moyens en y ajoutant le mouvement. « Le cinéma, c'est la vie, et le monde entier est son domaine. » C'est l'instrument de vulgarisation le plus complet et le plus attrayant, l'un des puissants véhicules de la pensée humaine et l'un des meilleurs instruments de propagande intellectuelle. Son attrait indéniable provoque, même chez les esprits paresseux, l'attention, l'imagination, la réflexion; il possède le culte du beau. C'en est assez pour justifier sa place dans l'enseignement.

Voici le programme de la plus récente séance : au Majestic, rue d'Antibes : Parcs et jardins; Les Poupées (fabrication); La Grèce moderne; Pathé-Revue et ses coloris; *Vendebout chasseur*, scène comique. Des places de balcon sont réservées au public au prix de 1 fr. 50.

Le "Courrier Judiciaire"

Responsabilité civile au cas d'accident du travail

Nous avons déjà examiné cette question, il y a quelques mois, car elle nous paraît grosse d'importance. Un récent jugement du Tribunal de Commerce de la Seine vient d'en faire une application étendue aux Etablissements Continsouza.

On sait que tout ouvrier ou employé accidenté, pendant son travail ou à l'occasion de son travail a droit en vertu de la loi du 9 avril 1898 à la réparation partielle et forfaitaire du préjudice qui lui est causé. Ce préjudice est généralement garanti par une assurance, qui couvre théoriquement la responsabilité du patron de l'accidenté. Mais l'employeur occasionnel, pour le compte de qui les travaux sont effectués, et qui n'est pas le patron direct de l'accidenté demeure responsable en vertu du droit commun par application de l'article 1384 du Code Civil, et la loi du 22 mars 1902 l'oblige à une réparation totale et entière des conséquences de l'accident dont il est déclaré responsable comme propriétaire des « choses » qui ont amené ou causé l'accident.

Or, la jurisprudence actuelle admet contre le propriétaire de la chose même inanimée, qui est l'occasion ou l'origine d'un accident, une présomption de faute, présomption contre laquelle il doit se défendre, pour dégager sa responsabilité.

En résumé l'accidenté qui demande la réparation intégrale du préjudice qu'il a subi, n'est pas tenu de faire la preuve de la responsabilité ni de la faute du propriétaire de la chose inanimée origine de l'accident, celui-ci est présumé fautif et responsable. Il a donc la charge de se défendre, et de faire tomber cette présomption s'il ne veut pas succomber automatiquement et fatalement.

Et cette responsabilité n'est pas limitée à une faute de sa part ; elle découle du seul fait de sa possession et s'étend à toutes les conséquences même celles qu'il lui eût été difficile de prévoir et d'éviter.

Voici le jugement dont nous parlions plus haut :

Attendu qu'il résulte des faits et documents de la cause que le 8 janvier 1919, vers 7 heures et demie, le sieur Wouters, ouvrier charpentier en fer, qui travaillait au service de Nadot, était occupé, avec un camarade, à monter, dans les ateliers de la Société Continsouza, alors qu'ils étaient placés sur un échafaudage, une solive en fer, lorsque, reculant son bourgeron fut pris par un arbre de transmission tournant à grande vitesse installé à une faible distance derrière l'échafaudage ; qu'entraîné dans le mouvement de rotation de cet arbre, ledit sieur Wouters, grièvement blessé, fut, après l'arrêt du moteur, ce qui permit seulement de le dégager, transporté à l'hôpital Tenon, où il expira des suites de l'accident, le même jour ;

Attendu que l'arbre de transmission dont s'agit appartenait à la Société Continsouza et était sous sa garde ; que la responsabilité qui pèse de plein droit sur le propriétaire d'une chose qu'il a sous sa garde ne dérive pas de sa seule qualité de propriétaire ; qu'elle est uniquement fondée sur une présomption de faute établie à son encontre par l'art. 1384 C. civ., présomption qui peut être combattue par la preuve que le dommage provient d'un cas fortuit, de la force majeure, ou de toute autre cause qui ne lui est pas imputable ou enfin de la faute de la victime ;

Attendu que la Société Continsouza ne démontre pas qu'il existe en la cause, aucun de ces cas d'exonération de sa faute présumée ; qu'en outre, elle devait veiller sur l'appareil dont elle avait la garde pour l'empêcher de causer un dommage à autrui ;

Attendu qu'elle n'aurait pas dû, comme gardien de cet appareil, laisser travailler les ouvriers de Nadot dans des conditions particulièrement dangereuses pour eux ; que, dès lors, ladite Société doit être, par application des règles du droit commun, rendue responsable du préjudice causé à dame Vve Wouters par la mort de son mari ; que l'accident du 8 janvier 1919 donne lieu en vertu de l'art. 7 de la loi du 9 avril 1898, à l'attribution sous forme de rente d'une indemnité à dame Wouters ;

Par ces motifs : Condamne les Etablissements Continsouza à payer.

Ainsi Continsouza comme propriétaire de l'arbre de transmission, et parce qu'il en avit la garde, ne devait pas *laisser travailler* l'ouvrier de Nadot près de cet arbre de transmission.

Peut-être pensera-t-on que l'ouvrier aurait pu prendre quelques précautions, et ne pas porter un bourgeron flottant près d'un organisme en mouvement susceptible de le happer, ou encore que l'entrepreneur Nadot eût pu monter différemment son échafaudage et protéger son ouvrier par un grillage, un écran, une rampe ou une barre d'appui ?

Le Tribunal en a décidé autrement.

Me Roger Barthié,
Avocat à la Cour.

Le Cabotin

Le Cabotin est un artiste vu dans une glace déformante.

Il en possède tous les défauts amplifiés mais aucune des qualités.

Le Cabotin se nourrit de paroles vaines et de gestes exubérants.

Le Cabotin aime la société. Il est heureux qu'on l'écoute et qu'on l'approuve. Au besoin il daignera discuter à condition qu'on lui cède.

Le Cabotin se croit supérieur à tout le monde. Lui seul sait comprendre la Vie, l'Amour, l'Art. Mais entre tous, le Cabotin est toujours le plus méconnu. C'est un génie égaré parmi les hommes.

Le Cabotin possède généralement une compagne humble et dévouée, en admiration constante devant son grand homme et qu'il traite en servante. Le Cabotin a aussi quelquefois des enfants qui restent muets devant leur père, peut-être par respect craintif, peut-être par mépris.

Le Cabotin n'est dans son véritable milieu que parmi des ratés de son espèce avec lesquels il peut déblatérer contre la société en fumant des pipes et en buvant des bocks.

Le Cabotin aime à se draper dans sa dignité et dans un large manteau parce qu'il s'imagine ainsi jouer le beau premier rôle, celui qu'il n'aura jamais.

Le Cabotin a un culte spécial pour les traits de son visage. Il croit aisément avoir une beauté fatale à laquelle nulle femme ne saurait résister. Et il pense que son nez bourbonien, ses yeux sombres et son air tragique feront pardonner ses souliers éculés, ses vêtements élimés, tachés de graisse, de bière, de boue et sentant bon le cosmétique, la sueur et la mangeaille.

Le Cabotin ne fait jamais grand'chose dans la vie. Il échoue partout par paresse, par médiocrité. Mais il est persuadé que la fatalité seule est cause de son infortune et cela lui permet de prendre des airs éplorés de victime.

Le Cabotin n'attache aucune valeur à l'argent. Il dit mépriser les riches. Mais seulement parce lui-même est pauvre.

Enfin, le Cabotin se trouve partout et dans toutes les classes de la société. Il passe tout gonflé d'orgueil puis s'évanouit dans la nuit des temps, ne laissant nulle trace de son passage sur la terre, n'ayant jamais rien fait et n'ayant rien compris.

(*Le Chat Noir*).

DERNIÈRE HEURE

La Fédération Nationale des Travailleurs des Chemins de Fer de France, des Colonies et du Protectorat, émue par certains passages du film de M. Abel Gance, *La Roue*, a manifesté au *Courrier* le désir de voir ce film avant sa projection en public.

Nous transmettons la très légitime demande de nos camarades des Chemins de Fer à la Société Pathé Consortium éditrice du film.

Lettre ouverte à M. l'Administrateur-Délégué de Pathé Consortium Cinéma :

Monsieur,

La Fédération Nationale des Travailleurs des Chemins de Fer *nous adresse, en date du 2 janvier, une lettre dans laquelle elle nous fait part de son désir d'assister avant sa sortie en public, à la projection de* La Roue.

Une commission de quinze membres a été nommée pour rendre compte au Comité de la Fédération, de ce film dont l'action se déroule dans le monde des travailleurs des chemins de fer

Cette commission est composée de :

MM. Semard, Chaverot, Rambaud, Bert, Plisson, Boirie, Myoux, Lacarrère, Tournemaine, Cathaud, Longuet, Demusois, Lambard, Briche, Ducœur.

Je vous transmets la demande de la Fédération sur laquelle j'appelle votre attention.

Dans le cas où il vous semblerait opportun de lui donner une suite, je vous prierais de vouloir bien l'écrire directement au Secrétaire Général de la Fédération Nationale des Travailleurs de Chemins de Fer, *33, rue Grange-aux-Belles, Paris, en lui indiquant, suffisamment à l'avance la date que vous aurez fixée pour cette présentation.*

Veuillez recevoir, Monsieur, mes salutations distinguées.

Le Directeur du Courrier,

Charles LE FRAPER.

Le " Courrier " Financier

La liquidation a été très facile. Les positions à reporter étaient d'ailleurs peu nombreuses et l'argent, abondant, a valu 4 0/0 au Parquet et 6 1/2 à 7 0/0 en Coulisse.

La première séance de l'année a été plutôt indécise et empreinte d'irrégularité, avec cependant une orientation nettement favorable. Il semblait que la spéculation se « ramassait » avant de donner son élan. Hélas! que va-t-il rester de ces bonnes dispositions après le pavé anglais jeté dans la mare aux conférences? Rien de bon pour la Bourse, assurément. Pronostiquer dans ces conditions est donc bien difficile. Nous croyons qu'il ne convient pas de s'alarmer outre mesure, en raison même de la situation de place de marche parfaitement saine. Laissons passer l'orage. Les audacieux en profiteront même pour acheter.

Les rentes françaises restent calmes ainsi que les obligations du Crédit National.

Le groupe bancaire fait montre de fermeté, l'exercice 1921-1922 aura été d'une façon générale bien meilleur que le précédent.

Aux valeurs d'électricité, la Distribution a été fortement attaquée, il semble que la baisse sur ce titre n'a pas encore atteint toute son ampleur, les cours actuels sont nettement trop chers. Le contrat de la Société avec la Ville va être revisé et les bénéfices de la Société en subissent le fâcheux contre-coup.

Les cuprifères sont fermes, le Rio consolide son avance antérieure.

Aux valeurs de cinéma, le Pathé-Cinéma poursuit sa hausse inlassablement et franchit le cours de 700 fr.

Les pétrolifères ont été agitées, le Mexican Eagle a reculé d'une vingtaine de francs sur la liquidation d'une grosse position.

Fermeté des Caoutchoutières.

De bons achats en valeurs russes.

La De Beers et Mines d'or fermes.

RAYMOND BOULIÈRE.

LES VALEURS DE CINÉMA

	Cours du 26 Décembre	Cours du 2 Janvier
Pathé-Cinéma	657 »	717 »
Continsouza	119 »	118 50
Cinéma Exploitation	312 »	303 »
Cinéma Omnia	50 »	50 »
Cinémas Modernes, act	125 »	125 »
— — part	32 25	31 »
Cinémas Eclipse, act.	15 50	15 50
— — part	20 50	20 50
Pathé-Consortium-Cinéma, part	130 50	130 50

Achats et ventes de Cinémas

M. René Reste, 133, rue de Belleville, à Bordeaux, a pris à dater du 1er janvier 1923, la suite du fonds de commerce exploité par Mme veuve Fortin et connu sous le nom de Cinéma-Théâtre Nansouty, 324, Cours de la Somme, à Bordeaux.

Depuis cette date, il en assume seul la direction. M. Avezac, ancien administrateur ne fait plus partie du personnel.

Les Avant-Premières

Présentation du Mardi 2 Janvier 1923

Comptoir Ciné-Location-Gaumont

La Femme aux deux visages (film américain).

Film très émouvant, interprété par Ethel Clayton avec beaucoup de talent.

Sans nul doute ce film aura du succès auprès du public français.

La Douloureuse (film italien).

Tout le monde connaît l'œuvre de Maurice Donnay.

Adaptée pour l'écran, elle ne perd rien de ce qui plaît en elle : les situations restent émouvantes et le pathétique est dosé avec soin.

L'interprétation et la mise en scène sont très soignées.

Présentation du Mercredi 3 Janvier 1923

Universal Film Mfg Co

Viviane (film américain).

Priscilla Dean est la vedette de ce film, ce serait raison suffisante pour en assurer le succès, cette artiste ayant, par son son jeu personnel et émouvant, conquis le public.

Mais le scénario et la mise en scène, dignes tous deux de cette artiste, méritent aussi toute l'attention.

Cœur de pompier (film américain).

Scène comique que Lee Moran anime de son mieux.

Union-Eclair

Eclair-Journal.

Actualités du monde entier : présentation soignée.

Films Vitagraph

Élevage des alligators en Californie (film américain).

Documentation fort intéressante qui ne manquera pas d'être très goûtée, surtout... de loin.

L'article IV (film italien).

Une comédie dans laquelle Maria Jacobini fait preuve de belles qualités ; l'ensemble est émouvant.

Phocéa-Location

Le Chat noir (film italien).

Ce film interprété par deux artistes français de valeur : Ch. Krauss et Marise Dauvray est très bon.

Visite aux Céramiques Back.

Documentaire instructif, présentation faite avec goût.

DES ANGLES.

LES PRÉSENTATIONS

Ciné Max-Linder, 24, boulevard Poissonnière.

Cinématographes Harry

158 *ter*, rue du Temple — Tél. Archives 12-54

Présentation du Samedi 6 Janvier 1923

Radia-Films. — *Le Rhône de Lyon à Valence*, docum. 270

Christie-Comédies-Spécials. — *Le Mari de ma Femme*, comique. 1 affiche, photos 555

Welsh-Pearson-Film-Cᵒ. — *La Gosse de Whitechapel*, étude de mœurs de la vie londonienne, interprétée par Miss Betty Balfour. 3 affiches, 1 série de photos.. 1.815

Palais de la Mutualité, 325, rue Saint-Martin

Fox-Film-Location

17, rue Pigalle, 9ᵉ — Téléph. : Trudaine 66-79, 66-80

21, rue Fontaine, 9ᵉ — Téléph. : Trudaine 28-66

Présentation du Lundi 8 Janvier, à 2 h. (1er étage)

Des pas dans les ténèbres, superproduction dramatique avec T. Power et Estelle Taylor. 1 affiche 150/230, 1 affiche 120/160, jeux de 20 photos 18/24, virées, montées sur carton de luxe .... Environ 2.115

Sunshine-Comédie. — *Picratt... à la gare*, fantaisie burlesque. 1 affiche 120/160, jeux de 10 photos 18/24. Env. 535

Palais de la Mutualité, 325, rue Saint-Martin.

Phocéa Location

8, rue de la Michodière.

Présentation du Lundi 8 Janvier, à 2 h. (rez-de-chaussée)

Lombardo. — *Les Requins*, drame d'aventures interprété par Charles Krauss et Marise Dauvray 1.500

Phocéa. — *La Provence pittoresque*, excursion à l'Estaque, documentaire 180

Palais de la Mutualité, 325, rue Saint-Martin

Établissements Weill (Les Grands Films Artistiques)

21, Faubourg du Temple

Présentation du Lundi 8 Janvier, à 4 h. (rez-de-chaussée)

Monat-Film-American-Corporation. — *Le Marché*, comédie dramatique interprétée par Dorothy Dalton et Frédérick Vogeding. Affiches, photos 1.350

Palais de la Mutualité, 325, rue Saint-Martin

Cinématographes Méric

17, rue Bleue

Présentation du Lundi 3 Janvier 1923, à 3 h. 55 (1er étage)

Les Grands Films A. de Giglio. — *Zam-Zammah, l'idole du feu*, grande mise en scène. Affiches, photos. 1 800

American-Corporation. — *Tatouille, homme de cœur*, comique américain. Affiches, photos, ... 600

Salle Marivaux, 15, boulevard des Italiens

Agence Générale Cinématographique

8, Avenue de Clichy.

Présentation du Mardi 9 Janvier 1923, à 10 h.

A. G. C. — *Cascades de Veline*, plein air. ....

Films Saidreau. — *L'idée de Francoise*, d'après la comédie de Paul Gavault, adaptation de Robert Saidreau, interprétée par Gina Palerme, Pierre Etchepare et André Dubosc.. .... Environ 1.600

Salons des Visions Cinégraphiques du Gaumont-Palace, 3, rue Caulaincourt

Comptoir-Ciné-Location Gaumont

28, rue des Alouettes — Tél. Nord 51-13

Présentation du Mardi 9 Janvier 1923

Livrables le 12 Janvier 1923

Gaumont-Actualités n° 2 200

Gaumont. — *Le canard en ciné n° 8*, journal humoristique d'informations 140

Livrables le 2 Mars 1923

Svenska-Film. — Exclusivité Gaumont. — *Au pays des mille lacs*, panorama 180

Mermaid-Comédy. — Exclusivité Gaumont. — *Que d'eau! Que d'eau!*, comédie burlesque. 1 affiche 110/150..... 600

First-National. — Exclusivité Gaumont. — *Dolorès*, comédie dramatique interprétée par Norma Talmadge et Alice May. 1 affiche 150/220, 1 affiche photo 90/130, 1 jeu de photos 18/24 .... 1.800

Palais de la Mutualité, 325, rue Saint-Martin

Pathé-Consortium-Cinéma

Service de Location : 67, faubourg Saint-Martin — Tél. Nord 68-58

Présentation du Mercredi 10 Janvier 1923, à 9 h. 45

Livrables le 9 Mars 1923

Pathé-Consortium-Cinéma. — *Vent debout*, comédie cinégraphique en 6 parties de René Leprince d'après le roman de Midchip 1.000

FILMS BERNARD. — PATHÉ-CONSORTIUM-CINÉMA, éditeur, — Planchet (Armand Bernard), dans *l'Homme inusable*, mise en scène de Raymond Bernard.................... 850
Livrable le 2 Mars 1923
PATHE-CONSORTIUM-CINEMA. — *Pathé-Revue n° 9 1923*, documentaire. 1 Affiche Générale 120/160..... Environ 220
PATHÉ-CONSORTIUM-CINÉMA. — *Pathé-Journal*, actualités mondiales. 1 affiche générale 120/160..................

Palais de la Mutualité, 325, rue Saint-Martin

Universal-Film
12, rue de la Tour des Dames

Présentation du Mercredi 10 Janvier, à 2 h. 30 (rez-de-chaussée)

UNIVERSAL-FILM. — *Le Sac noir*, drame policier interprété par Herbert Rawlinson.................. Environ 1.250
UNIVERSAL-CENTURY. — *L'Arène de Sabat*, comique interprété par Lee Moran..................... Environ 560
UNIVERSAL-JEWEL. — *Tu ne tueras point*, tragédie interprétée par Lon Chaney, l'homme aux cent visages. Env. 1.618

Gaumont-Palace, Place Clichy

Compagnie Vitagraph
25, rue de l'Echiquier. Tél. Louvre 43-07

Présentation du Mercredi 10 Janvier. à 14 h. 30

F. N. ATTRACTIONS. — *Vox Femina*, drame avec Dorothy Phillips. 2 affiches 160/240, 1 affiche 120/160, photos, notices.................................. 1 850
Zigoto dans les coulisses, comédie .... Environ 700
Paysages Suédois, documentaire......................... 200

Salle Marivaux, 15, boulevard des Italiens

Société Anonyme Française des Films Paramount
63, Avenue des Champ-Élysées

Présentation du Jeudi 11 Janvier, à 10 heures

Livrables le 2 Mars 1923

PARAMOUNT. — *Sous la griffe*, comédie dramatique interprétée par Nita Naldi. Rod La Rocque et Arline Pretty. 1.100
PARAMOUNT. — *Les vacances de Zéphyrin*, de Haven Comedy.................................. 600
PARAMOUNT. — *Paramount-Magazine n° 72*, documentaire. 150

Salle Marivaux, 15 Boulevard des Italiens

Société Anonyme Française des Films Paramount
63, Avenue des Champs-Elysées

Présentation du Samedi 13 Janvier 1923, à 10 h.

Les Opprimés..

Gaumont-Palace, Place Clichy

Établissements Gaumont

Présentation du Samedi 13 Janvier, à 14 h. 30

Prologue et 1re époque de *L'Affaire du Courrier de Lyon*, chronique romanesque en 3 époques par Léon Poirier, documentation extraite des dossiers du Palais de Justice et des œuvres de MM. Valloris et Marc Mario, Grande production Gaumont..........................

- Petites - Annonces 1 FRANC la ligne

DEMANDES D'EMPLOIS

DIRECTEUR sérieux, longue pratique cinéma, théâtre, music'hall, engagements, etc., honorabilité parfaite, fournirait besoin cautionnement, cherche situation sérieuse gérance ou administration établissement Paris ou Province. Ecrire : M. J. au *Courrier*. (1)

MÉNAGE, mari Directeur expérimenté, femme caissière-comptabilité, références premier ordre, garantie sérieuse, demande gérance établissement sérieux donnant promesse de reprendre l'affaire par la suite. Ecrire conditions J. D. au *Courrier*. (1)

DIRECTEUR de Cinéma dem. gérance d'un établissement dans toute ville de France à l'exception de Marseille, accepterait place d'opérateur. Peut fournir cautionnement. Ecrire L. F. au *Courrier*. (1)

FORMIDABLE Directeur Ciné Théâtre Concert, ex-impres. parl. lang. mod. 10 a. prat. spec. rem. établ. tombé bon organ. opérateur électr. mécan. possédant méthode expl. avec peu frais succès garanti cherche pr cause vente place de confiance Paris, Province, Etranger, possède Poste Pathé renforcé neuf accepte même place au pourcentage sur recette. Ecr.: A. B. au *Courrier*. (1)

ACHAT ET VENTE DE MATÉRIEL

Groupes Électrogènes M. Eydelnanth, ingénieur, 18, r. de Bruxelles, Paris. Louvre 41-42. (41 à...)

OCCASION A vendre un Carburateur à essence « Catteau ». S'adresser au *Courrier*. (32 à...)

OCCASION : à vendre Magnéto Bosch Z U. 4. Absolument neuve. S'adresser au *Courrier*. (45 à...)

GROUPES ÉLECTROGÈNES neufs et occasion. Renseignements et tarif sur demande Fournitures générales pour salles de Bal et Cinémas. Tél. Nord 67-52. 66, rue de Bondy, Paris-10e. (28 à...)

DOCKS ARTISTIQUES 69, Fg St-Martin, PARIS (10e). Tél. Nord 60-25. ACHAT, VENTE, LOCATION de tous matériels de salles et de projections, fauteuils, postes complets, cabines, chalumeau. "**L'Acétylox**" et fournitures; "**L'Irradiant**", poste à incandescence, etc., etc. Tickets et cartes de sortie. (4 à...)

A VENDRE D'OCCASION Un générateur Acétylène Ducelier et deux Phares auto. S'adresser au *Courrier*. (32 à...)

A VENDRE D'OCCASION un Compteur indicateur de vitesse « Stewart » pour auto. S'adresser au *Courrier*. (32 à...)

FAUTEUILS & STRAPONTINS Système de Fermeture breveté S. G. D. G.
PÉGHAIRE
43, Rue de Reuilly *Paris (12e)*
Téléphone : DIDEROT 31-93 (49 à 6)

FAUTEUILS à BASCULE depuis 10 fr., chaises pliantes en fer, meilleur marché que partout, fabrication irréprochable. Garantie 10 ans. BANULS fils, place de la Mairie, Alais (Gard). (31 à...)

Le Gérant : Charles Le Fraper. Imp. du COURRIER, 26, Rue du Delta — Tél. : Trud. 28-07